This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DS
601
.S68
no.9

IX

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise de Paris

Fondée le 18 septembre 1900

SIÈGE SOCIAL :
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, RUE DE RIVOLI, 107
PARIS

1907

University of Michigan Libraries

Acquisition exchange
No. 10413

Décembre 1907. N° 9.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

BULLETIN

DE LA

Société Franco-Japonaise de Paris

Doubles échangés
N° 1967

Double réf.
O²o

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise de Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Fondée le 16 septembre 1900

日佛協會

SIÈGE SOCIAL :
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, RUE DE RIVOLI, 107
PARIS

1907

DS
601
.S68
1907

INDEX

Dr J.-J. Matignon :

Souvenirs de campagne en Mandchourie avec l'armée japonaise.

(Sept photographies).

N. Yamashita :

Des Kakemono.

(Trois planches).

Annuaire Financier et Economique du Japon (1907) :

Commerce extérieur et navigation.

Nouvelles du Japon.

Bibliographie :

E. Papinot, *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie du Japon*.

Henry L. Joly, *Legend in Japanese Art*.

Correspondance :

M. G. Lemaire.

Avis divers.

Table des Matières.

Société Franco-Japonaise de Paris

Souvenirs de Campagne en Mandchourie avec l'Armée Japonaise.

CONFÉRENCE

faite devant la Société Franco-Japonaise de Paris, le 21 Décembre 1907,

PAR

LE Dr J.-J. MATIGNON,

MÉDECIN CONSULTANT A CHATEL-GUYON,
EX-ATTACHÉ A LA LÉGATION DE FRANCE A PÉKIN,
CHEF DE LABORATOIRE A LA FACULTÉ DE BORDEAUX,
ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION MILITAIRE FRANÇAISE AUX ARMÉES JAPONAISES
DE MANDCHOURIE.

Mesdames et Messieurs,

Le procès des généraux de Port-Arthur, qui se déroule en ce moment à Saint-Pétersbourg, donne un regain d'actualité à la guerre russo-japonaise qui va faire l'objet de ma conférence.

Je n'ai pas à discuter devant vous les causes qui amenèrent le conflit armé entre la Russie et le Japon. Je laisse aux historiens impartiaux le soin d'établir si l'attaque soudaine des Japonais à Port-Arthur, dans la nuit du 9 février 1904, fut conforme au droit des gens et si les empiètements systématiques des Russes en Mandchourie étaient légitimes, après les engagements pris par le Gouvernement du Tzar d'évacuer ces territoires à une date déterminée, mais qu'on avait laissé périmer.

La guerre russo-japonaise a été une double révélation pour nous Français. Elle nous a fait connaître un pays que nous ne soupçonnions pas, le Japon. Elle nous a fait découvrir une nation que pourtant nous croyions bien connaître, la Russie. Pour la grande majorité de nos nationaux, le Japon était un tout petit pays, là-bas perdu à l'autre bout de l'ancien continent, peuplé de gentilles *mousmées*, de petits hommes jaunes toujours souriants, avec de petites maisons de bois, de petites montagnes, bref quelque chose comme une contrée joujou, tout au plus faite pour tenter et distraire les *globe-trotters*.

En revanche, la Russie était pour nous tous le réservoir inépuisable d'hommes. La bravoure des soldats du Tzar était légendaire. La cavalerie cosaque pourrait en découdre à son aise dans les plaines de la Mandchourie et tout bon Français allait répétant : « Attendez que Kouropatkine ait reçu ses effectifs. Les choses ne traîneront pas. Les Japonais seront jetés à la mer et le traité de paix se signera à Tokio... ! » Beau rêve évidemment, mais combien loin de la réalité !

J'étais affecté à la Deuxième Armée que commandait le général Okou. Au moment de mon arrivée sur le « front », au commencement de 1905, les deux armées belligérantes étaient en présence et immobiles depuis le mois d'octobre. Le calme de l'hiver ne fut interrompu que par l'intermède de la bataille de Pékoatai, dans lequel Grippenberg essaya d'enfoncer l'armée d'Okou.

La contrée occupée par les armées, montagneuse à l'Est, est formée par une vaste plaine à l'Ouest, la fertile vallée du Liao où la population est très dense. Mais la grande majorité des habitants avaient fui devant la guerre, abandonnant volontairement le pays ou chassés par la destruction des villages et des fermes par deux armées qui se battaient, — et c'est là ce qui fait le caractère vraiment original de cette guerre, — pour un territoire qui n'appartenait ni à l'une, ni à l'autre.

Les routes existent vaguement en Mandchourie. Les ponts n'y sont guère soupçonnés. En hiver, on passe partout. Mais en été, les chemins se transforment en ruisseaux, les rivières débordent. Les communications sont alors très laborieuses et vous pouvez vous douter de ce que doit être la marche en avant ou la retraite d'une armée en pareilles conditions. L'artillerie s'embourbe, les convois disparaissent dans la vase, et une charrette chinoise, avec quatre animaux, arrive péniblement à traîner 200 kilogs. Jugez d'après cela du nombre de charrettes dont devait disposer l'Intendance japonaise pour ravitailler une armée de 600.000 hommes.

Les deux armées ont, pour ainsi dire, passé leur hiver sous la terre. Les Japonais qui avançaient ne trouvaient guère de villages suffisants pour cantonner, la plus grande partie de ceux-ci ayant été détruits par les Russes dans leur retraite. Ces derniers, par principe, cantonnaient hors des villages. Mais pour faire leurs abris souterrains, ils démolissaient les maisons chinoises pour en retirer tous les bois utilisables. Le « front » était une vaste taupinière. Les abris étaient chauds, confortables et la santé des hommes n'y souffrait pas, car les troupes passaient la plus grande partie de leur temps dehors et ne rentraient au logis que pour dormir.

Les villages occupés avaient été transformés en de véritables places fortes avec des tranchées profondes, des réseaux de fils de fer, des meur-

trières dans le mur d'enceinte. Autour d'eux, on voyait briller, çà et là, des morceaux de fer-blanc montés sur des piquets : c'étaient les repères qui indiquaient les distances auxquelles il faudrait régler les hausses des fusils pour faire des feux de salves efficaces en cas d'attaque des Russes.

Sur les lignes du Cha-Ho, en certains points, les troupes étaient séparées seulement par la largeur de la rivière qui n'est pas de 50 mètres. Les troupes occupaient de profondes tranchées casematées. C'était le qui-vive continuel et très pénible. Les deux armées s'observaient de très près. Pendant l'hiver, il n'y avait eu, cependant, pour ainsi dire, pas de coups de fusils.

Il s'est même produit, aux premières lignes, des faits très caractéristiques qui montrent que les soldats de cette grande guerre qui se battaient si vaillamment n'étaient pas en somme d'irréconciliables ennemis. Il s'était établi sur le « front » une sorte d'entente tacite entre belligérants. A tour de rôle, Russes et Japonais descendaient, chaque jour, dans le lit du Cha-Ho pour puiser de l'eau, par les trous ménagés dans la glace. Parfois les adversaires s'y trouvaient en même temps : des colloques s'établissaient et, en attendant d'échanger des coups de fusils, Russes et Japonais échangeaient des cigarettes et des cartes postales illustrées. La plus parfaite loyauté commerciale aurait même régné, si j'en juge par ce détail. A certaines heures, les Japonais déposaient sur la glace des bouteilles contenant du « saké » et se retiraient. Les Cosaques quelques instants après, arrivaient, qui prenaient les bouteilles pleines, en laissaient de vides à la place avec des roubles représentant la valeur du précieux liquide à livrer : on payait d'avance.

La santé des troupes était excellente. Le Commandant en chef put, un jour, me dire avec fierté, très légitime d'ailleurs : « Nous avons en Mandchourie, 50 0/0 de malades de moins qu'au Japon ! » Ce résultat unique dans les annales militaires est attribuable en partie aux excellentes prescriptions d'hygiène édictées par le Service de Santé japonais, et scrupuleusement observées par les combattants. Les médecins japonais eurent, en outre, un auxiliaire précieux dans le climat sec et froid de la Mandchourie qui fait de ce pays le plus salubre du monde, la contrée idéale pour faire la guerre et qu'on devrait louer pour les batailles futures ! De plus, les soldats étaient admirablement nourris, mangeaient le meilleur riz du Japon, recevaient de la viande, du « saké » et tous les condiments que seules les personnes aisées peuvent se payer couramment au Japon. Ils étaient, en outre, bien équipés, pourvus de vêtements chauds et de bonnes chaussures. La propreté était parfaite : les hommes prenaient presque leur bain quotidien ! Bref l'armée, pendant l'hiver, « faisait du lard » et ne devait pas avoir de malades.

Toutes les forces japonaises étaient centralisées sous un commande

ment unique confié au maréchal Oyama, une des figures les plus populaires du Japon, le type le plus accompli de l'ancien *samourai*, brave, poli, affable, instruit. Les troupiers avaient fait s'incarner en lui l'âme de quelque héros fameux du vieux Japon.

Ces forces étaient partagées en cinq armées et chacune comptait en moyenne trois divisions. Les commandants de ces armées étaient presque tous d'anciens samourai ayant porté les deux sabres, improvisés officiers au moment de la création de l'armée impériale, et qui, par un remarquable effort de volonté et un travail assidu, étaient arrivés à se faire des idées très exactes de la guerre moderne par la lecture d'ouvrages allemands et français traduits en japonais. Ils étaient surtout des noms populaires par leur bravoure et ils avaient à côté d'eux des officiers jeunes, instruits en France, en Allemagne ou d'après les méthodes européennes, et qui étaient les vrais commandants... dans la coulisse.

Des officiers de presque toutes les nations suivaient l'armée japonaise. Nous étions les *Hôtes de l'Empereur du Japon*. Le Mikado avait fait plus que nous accepter à la suite de ses armées : il avait décidé que toutes les dépenses afférant à notre vie matérielle, nos transports, nos ordonnances, nos chevaux, etc., seraient supportées par la cassette impériale. La générosité de l'Empereur n'avait d'égale que son auguste courtoisie.

Je me trouvais à la Deuxième Armée avec deux officiers français: le colonel Lombard et le capitaine Bertin, et des officiers anglais, allemands, espagnols, autrichiens et américains.

Nous avions été imposés par le Grand Quartier Impérial au général Okou qui ne voulait pas accepter d'officiers étrangers. Aussi nous reçut-il, passez-moi l'expression, comme un chien dans un jeu de quilles. Il fit pour nous juste ce qu'il ne put s'empêcher de faire.

Des officiers japonais, des interprètes nous étaient adjoints. Un cuisinier, des marmitons nous étaient attachés et notre maître-coq, avec les sommes allouées, par jour, par le Grand Quartier Impérial pour notre nourriture, aurait pu, même en Mandchourie, nous servir des menus somptueux. Mais il avait l'habitude de faire danser l'anse du panier dans des proportions considérables. Nous n'avons jamais eu faim, ce qui est capital en campagne. Si nos repas n'étaient pas toujours des plus raffinés, ils se rattrappaient souvent par le caractère vraiment original des plats : que pensez-vous, par exemple, de sandwiches à la confiture et à la sardine à l'huile légèrement rance ?

En somme, à la Deuxième Armée nous mangions à notre faim et buvions à notre soif. Mais, en revanche, nous n'avions pas de renseignements. Souvent même on nous empêchait de voir. Des limites avaient été assignées à nos excursions ; nous ne pouvions en sortir sans nous exposer à des mécomptes. C'est ainsi qu'un jour, un colonel espagnol ayant franchi les limites marquées sur sa carte, fut arrêté dans le village même

qu'occupait le général Okou à qui il allait justement faire une visite de digestion, et mis au poste où il resta, malgré ses protestations indignées en trois ou quatre langues que personne ne comprenait, plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu.

L'ordre était de ne rien dire aux étrangers. Quand on demandait à un troupier : Quel est votre régiment ? La réponse était invariable : « Je n'en sais rien ! » Et vous n'en saviez pas davantage, car notre homme emmitouflé dans sa capote, le col de fourrure relevé, le passe-montagne sur la capote, les bottes de paille recouvrant les jambes, il était impossible de savoir si on se trouvait en présence d'un fantassin ou d'un sapeur, d'un artilleur ou d'un tringlot.

Les officiers avaient eux aussi des instructions pour garder de Conrard le silence prudent. Mais comme le Japonais est d'une politesse exquise, que la correction et la courtoisie nippones s'opposent à ce qu'on dise brutalement « non ! », les officiers interrogés sur un sujet sur lequel ils voulaient rester muets, se tiraient fort habilement de ce pas difficile : ils faisaient semblant de ne pas comprendre, répondaient à côté, ou vous posaient eux-mêmes des questions. Ils avaient un talent rare pour faire dévier les questions militaires et les apporter sur le terrain moins compromettant des théâtres et des *geishas* de Tokio.

Type du fantassin.

Il fallait connaître ces façons de faire, les supporter, être patient, très correct, et on arrivait quand même à obtenir le renseignement demandé. Un jour, avec un médecin américain de mes amis, nous allons voir un officier d'état-major pour avoir des renseignements sur un filtre nouveau qui nous intéressait et qu'on mettait en expérience. Dès ma première question, je vis que l'officier japonais ne tenait nullement à nous donner les indications que nous désirions avoir. Il tournait, virait et tout à coup me dit :

« Vous êtes resté longtemps en Chine ? Vous devez aimer la vieille musique chinoise ? Moi j'en raffole. J'ai justement mon ami, ici présent, qui a trouvé à Moukden de cette vieille musique. Je vais vous la faire entendre. »

Et pendant trois quarts d'heure, l'ami nous tira d'un petit fifre des sons extraordinaires qui ressemblaient tantôt à des miaulements de matous et tantôt à des grincements de porte d'armoire. L'Américain écumait d'impatience. Moi, j'écoutais avec résignation. Le concert fini, je remerciai, me déclarant ravi de l'audition, et en prenant congé, je glissai incidemment que je reviendrais dans deux jours pour reparler du filtre : je revins en effet et eus mon renseignement.

Les Japonais estiment que le secret est indispensable à la guerre : ils ont absolument raison. Le secret, ils l'ont élevé à la hauteur d'un dogme. Leur exemple devrait être pour nous une salutaire leçon. En temps de guerre, nous devrions refuser journalistes et attachés étrangers : la moindre indiscrétion, avec la rapidité de propagation des nouvelles en Europe, peut, en faisant échapper une victoire, préparer un désastre. Les faits que j'ai relatés ne sont pas une critique. Si j'ai souffert du secret auquel nous avons été tenus, — et amèrement souffert, — je suis le premier à en proclamer la nécessité et à admirer la façon dont il a toujours été gardé dans l'armée japonaise.

La discipline plutôt sévère à laquelle nous étions soumis se relâcha au moment de la bataille de Moukden. Nous fûmes autorisés à rejoindre des Divisions, et je fus, pour ma part, attaché à la cinquième, une vieille connaissance, car elle avait débloqué Pékin assiégé par les Boxers en 1900. Le général Kigotchi, qui commandait cette Division, nous fit le meilleur accueil et nous laissa libres de nous rendre où bon nous semblerait à nos risques et périls. Nous profitâmes largement de cette liberté jusque là refusée et pûmes de la sorte, pour un coin seulement de l'Armée, voir de très près les phases de cette gigantesque bataille.

La bataille de Moukden est la plus grande bataille des temps modernes, comme effectifs engagés, comme étendue de front et comme durée. Ce fut aussi la première défaite véritable des Russes. A Lio-Yang, Kouropatkine avait la victoire en mains : mais pourquoi donna-t-il l'ordre de la retraite au lieu d'engager ses réserves ? Au Cha-Ho, il arrêta brusquement l'offensive japonaise et s'il avait à son tour repris l'offensive, il obligeait l'ennemi, à bout de forces et, paraît-il, de munitions, à reculer sur Liao-Yang.

A Moukden, Kouropatkine fut vraiment battu. Cependant l'armée russe avait eu le temps de se fortifier sur ses positions et les Russes sont, vous le savez, des remueurs de terre de premier ordre. Leurs effectifs étaient peut-être supérieurs à ceux des Japonais. Leur artillerie avait sur celle de l'adversaire l'avantage du nombre, de la portée et de la rapidité du tir. Enfin, le Généralissime disposait de 25.000 cavaliers, cette fameuse cavalerie cosaque si vantée et qui paraît avoir fait une singulière faillite.

Kouropatkine nous a semblé toujours obsédé par l'idée de la retraite ;

peut-être doutait-il un peu de lui et beaucoup de ses subordonnés. Il devait voir tout par lui-même, jusque sur les premières lignes.

Pendant ce temps, le Maréchal Oyama et son illustre chef d'Etat-major, Kodama, étaient à 30 kilomètres de leurs troupes. Mais un réseau télégraphique et téléphonique des plus complets réunissait brigades à divisions, divisions à armées et, de minute en minute, tous les renseignements venaient se concentrer au Quartier Général de l'Armée de Mandchourie. La carte sous les yeux, le Commandant en chef faisait mouvoir ses troupes, comme le joueur ses pions sur l'échiquier : le cerveau de l'armée était loin de la lutte, ne subissait pas l'influence du moment et restait toujours calme.

Les Japonais étaient, en outre, admirablement renseignés par leur service d'espionnage sur les mouvements et les forces de l'ennemi. Des officiers et des soldats déguisés en coolies chinois avaient travaillé aux ouvrages de défense des Russes ; des soldats nippons, transformés en petits marchands chinois, avaient, avec permis de Kouropatkine, circulé dans les lignes ennemies, vendant des fruits et des galettes. Le pays n'avait, d'ailleurs, aucun secret pour l'Etat-major japonais qui, l'année précédente, avait fait dans la région des manœuvres de cadres. Enfin, il n'est pas jusqu'à la question de langue qui n'ait été aussi avantageuse aux Japonais qu'elle était préjudiciable aux Russes. Nippons et Chinois ne se comprennent pas en parlant. Mais les caractères idéographiques qui servent à traduire leurs pensées, s'ils ne se prononcent pas d'une façon identique, ont cependant un sens analogue. Souvent, on pouvait rencontrer des estafettes en train de converser avec les paysans chinois : la conversation se faisait en traçant sur le sol les caractères traduisant les demandes et les réponses.

Bien que la tactique et la stratégie ne soient pas de mon domaine de médecin, je voudrais tâcher de synthétiser devant vous ce que fut la bataille autour de Moukden. Les Russes occupaient à leur aile gauche des positions très fortes dans les montagnes, autour de la fameuse colline Poutiloff : des travaux de défense prodigieux y avaient été accumulés et une brigade y pouvait arrêter une armée. Le gros des forces russes était à droite dans la plaine et barrait à l'ennemi la route de Moukden.

Or, saisissez bien la manœuvre : les Japonais ont cinq armées. Deux sont dans les montagnes, la première et la cinquième. Deux sont dans la plaine, la deuxième et la quatrième. Une autre armée, la troisième, celle de Noggi, qui, après la prise de Port-Arthur, est venue se reformer à Liao-Yang, est en arrière et les Russes ne paraissent pas soupçonner son existence. Et c'est elle pourtant qui va décider de la victoire !

Dès le 25 février, l'aile droite japonaise (première et cinquième armées) attaque dans les montagnes, ne peut rien faire, mais s'obstine. Devant

pareil acharnement, Kouropatkine pense que l'effort de l'ennemi va probablement porter surtout sur ce point, et pour lui faire face, il dégarnit son aile droite, appelant des troupes de la plaine dans la montagne. Quand ces troupes sont engagées, alors l'aile gauche japonaise, Okou et Nodzou, attaque de front. Elle n'avance guère. Mais qu'importe ! Il y a une autre armée qui avance et à grands pas : c'est celle de Noggi, le vainqueur de Port-Arthur, qui, partie de Liao-Yang, remonte vers le Nord-Ouest et va tout-à-coup se trouver à la hauteur de Moukden. La retraite dès maintenant s'impose. Les attaques furieuses que les Russes vont faire sur tous les points aura pour but de briser le cercle que l'ennemi est en train de fermer sur eux : Kouropatkine pense plus à sauver son armée qu'à gagner la bataille.

Et pourtant, le Généralissime russe vient, encore une fois, de laisser échapper l'occasion d'avoir la victoire. Il a des réserves puissantes. Au lieu de les garder à Moukden comme il l'a fait, il aurait dû, pendant toute la bataille, les conserver à Thieling, à 70 kilomètres en arrière, d'où un chemin de fer à grand débit pouvait les apporter très rapidement sur tel point du champ de bataille qu'il aurait désigné. Alors, dès le 8 mars, il jetait ces troupes fraîches sur l'armée de Noggi exténuée et la culbutait. La deuxième et la quatrième armées, qui s'étaient épuisées à prendre quelques villages, se trouvaient tout-à-coup en très fâcheuse posture et l'armée russe, pour sa première victoire, en remportait une décisive.

C'est ce que ne fut pas la victoire japonaise. Les troupes russes se retirèrent en assez bon ordre. Les Japonais ont toujours manqué d'une armée, de quelques centaines de canons et de cavalerie pour pouvoir frapper un grand coup. Après 10 à 12 jours de combat, leurs troupes étaient trop exténuées pour faire une poursuite profitable. Elles laissaient l'ennemi se retirer : elles ne faisaient qu'un semblant de poursuite.

Un orateur élégant pouvait autrefois faire une description d'ensemble d'une grande bataille, un peintre pouvait en totalité la fixer sur la toile. La chose n'est plus possible aujourd'hui. Une grande bataille moderne est une série de batailles qui se succèdent pendant des jours et des semaines — celle de Moukden a duré du 25 février au 15 mars, dix-sept jours ! — et ne prennent fin que par l'épuisement des adversaires ou l'écrasement de l'un d'eux. De ce grand choc d'hommes qui se fait sur un front de 50 à 80 kilomètres, on ne voit qu'un tout petit coin. Le « front » d'une division à l'heure présente est aussi étendu que celui de toute l'armée de Napoléon à Austerlitz.

La guerre moderne a des exigences auxquelles il faudra se plier si on veut la victoire, et des transformations urgentes s'imposent dans notre

armée. Une des premières est celle des uniformes : petite question, direz-vous, qu'une affaire de costume et indigne d'attirer quelques secondes l'attention de nos stratèges ! Question capitale, au contraire, et qu'il sera difficile de faire passer dans la mentalité « panacharde » du Français : plus de galons, plus de boutons brillant au soleil, plus de couleurs visibles à distance comme le rouge, le blanc et surtout le noir qui attirent le feu de l'ennemi et lui permettent de régler son tir. Il nous faut des couleurs se confondant avec le milieu où se meuvent les troupes. Finie la guerre en dentelles, en broderies et en fanfares ! Les Japonais, qui sont des observateurs, avaient imité le *mimétisme* de la nature qui, pour la lutte pour la vie, permet à certains animaux d'adapter leur couleur au milieu ambiant. Ils avaient fait du mimétisme artificiel, donnant à leurs troupes des vêtements qui rendaient les soldats invisibles à 500 mètres. La couleur des uniformes était le *Kaki*, jaune sale, — la couleur de la Mandchourie ! — Certes, ce n'était pas flatteur pour l'œil comme nos beaux costumes de hussards, ou théâtral comme nos imposants cuirassiers ; mais devons-nous avoir une armée seulement pour les revues et parades ou bien pour faire avantageusement la guerre ?

Le blanc, le noir, tout ce qui brille, doit être systématiquement proscrit de l'équipement. En voulez-vous des exemples ? A la bataille de Chou-san-Po, en juillet, un officier allemand, le seul des attachés étrangers, portait un casque en toile blanche. Cette coiffure faisait tache, étincelait littéralement dans la plaine. Bientôt, les artilleurs russes la prirent comme point de mire et les shrapnells se mirent à pleuvoir. Le malheureux officier dut, à la demande des Japonais, recouvrir le malencontreux casque avec des feuilles et, dès qu'il fut devenu invisible, le feu de l'ennemi cessa.

A cette même bataille de Chou-san-Po, des fantassins japonais en réserve agitaient leurs éventails blancs, sur lesquels brillait le point rouge du Soleil-Levant. Le miroitement fut suffisant pour attirer le feu de l'artillerie russe. Aussi, l'année suivante, quand les sociétés patriotiques firent distribuer des éventails aux troupes, nous constatâmes que ces éventails étaient de couleur kaki. La leçon de Chou-san-Po n'avait pas été perdue ! Je vous laisse le soin de tirer la conclusion du sort que réserveront à nos malheureux dragons et à nos infortunés cuirassiers les étincellements de leurs casques et de leurs armures moyennâgeuses.

Après le blanc, le noir. Un matin, quelques officiers étrangers vont faire un tour aux avant-postes. Tous avaient revêtu la capote japonaise kaki. Un seul portait une capote de drap noir. C'était comme un I très long et très noir qui se profilait sur la plaine. Les Russes l'eurent vite aperçu et les projectiles de gros calibre se mirent à ronfler. Il fallut rapidement se dissimuler dans des tranchées et attendre que l'ennemi

cessât ses rafales. N'est-ce pas là une condamnation de la teinte noire,— si discrète, — des uniformes de nos savants artilleurs ?

La guerre moderne demande plus de courage que la guerre d'autrefois. A la bravoure collective et irraisonnée de soldats s'avançant, coude à coude, au son d'une musique entraînante, doit faire place la bravoure individuelle. Ce n'est plus le fameux : « Serrez les rangs ! » de jadis. L'homme avance pour ainsi dire seul. Les colonnes progressent en lignes très ouvertes, les soldats espacés de 3, 4, 5 mètres. Des poltrons, réunis en troupeau, pourront marcher s'ils sont bien encadrés. Isolés les uns des autres, ils se coucheront et se contenteront de saluer les balles. C'est une sorte de guerre de Sioux qui se fait maintenant. Les soldats avancent en rampant, profitant du moindre repli de terrain pour s'abriter contre la rafale de projectiles qui fait rage sur leur tête. Ils creusent de petits trous avec la pelle-outil dont chacun d'eux doit être muni. Ce besoin d'un abri immédiat est tel que les Japonais, à la bataille de Moukden, où le sol gelé jusqu'à 20 centimètres ne pouvait être facilement creusé, avançaient par bonds, portant dans leurs bras un petit sac de terre pour pouvoir se blottir derrière aussitôt qu'ils s'arrêteraient.

Aux abords des Trois-Maisons.

Les troupes progressent de la sorte, lentement, vers les positions ennemies, pendant que l'artillerie, par son « arrosage », essaie de les rendre intenables. Quand elles sont arrivées à 2 ou 300 mètres de l'adversaire, alors on se prépare à l'assaut. C'est dans ce dernier parcours que les plus grosses pertes vont se produire. J'ai vu, devant certaines redoutes, les cadavres alignés comme au cordeau, fauchés par le feu de la mousqueterie et celui des mitrailleuses, à 150 pas de positions russes.

Ordinairement, avant l'assaut, l'ennemi lâche souvent pied, chassé par le feu de l'artillerie et plus encore par cette force irrésistible et irraisonnée, la puissance morale subjugante de l'assaillant qui avance, malgré les balles, malgré la mort.... Mais les Russes étaient de solides compagnons qui n'abandonnaient pas facilement la place. Aussi les corps à corps ont-ils été fréquents. Il s'en produisit un sur notre gauche pendant la bataille de Moukden, à la 3e division. Une brigade enleva aux

Russes le village d'Ou-Kou-Ton et le hameau des Trois-Maisons. Ce fut une journée vraiment épique : pendant 24 heures, les deux adversaires firent preuve d'une ténacité et d'une énergie indomptables. La place fut prise et reprise plusieurs fois. Les Russes firent des contre-attaques furieuses qui rappelaient les héroïques folies de Plewna. Les Japonais ne furent point en reste et élevèrent même des barricades avec des cadavres. Le terrain resta aux Japonais. Mais sur les 5,000 hommes de la brigade engagés, 4,200 étaient par terre! Autour du hameau des Trois-Maisons, sur une profondeur de 6 à 700 mètres et une longueur égale, ce n'était qu'un effroyable amoncellement de cadavres russes et japonais entremêlés. MM. Brunetière et Bourget nous ont appris que la guerre était d'institution divine. Je ne doute pas que pareil « tableau » n'eût fait tressaillir d'aise le cœur des deux belliqueux académiciens.

Avec une rapidité remarquable, les Japonais ramassent les blessés. Les jeunes médecins, les infirmiers, les brancardiers vont sur la ligne de feu, insouciants des projectiles, accomplissant leur œuvre de dévouement et de sacrifice. Le nombre des tués et des blessés chez eux est considérable et leurs pertes sont plus élevées que celles de l'artillerie et du génie.

Le Service de Santé japonais a donné l'exemple du plus beau courage, celui qui consiste à s'avancer, froidement, sous le feu de l'ennemi, pour l'accomplissement d'une œuvre humanitaire, — et obscure en somme! — sans avoir la satisfaction excitante de répondre par des balles à celles qui sifflent à vos oreilles et qui vont probablement vous atteindre. Le Corps de Santé de la première ligne a eu surtout un rôle moral à jouer : les services que les médecins et leurs aides peuvent rendre sont nuls ou à peu près, à quelques centaines de mètres à peine de l'ennemi. Mais leur présence est un réconfort, une sécurité pour l'homme. Le soldat japonais qui se fait si bravement tuer, dès qu'il est blessé s'empresse de recourir aux soins du médecin. Les chefs ont remarqué que le troupier marche d'autant plus volontiers au feu qu'il sait que le médecin l'accompagne, qu'il aura des soins immédiats. Les Japonais sont trop observateurs pour avoir négligé ce détail de psychologie militaire : c'est pourquoi ils demandent au Service de Santé de marcher au feu avec les combattants. La présence des médecins au milieu des soldats est pour eux un auxiliaire précieux de la victoire.

Les blessés ramassés, il est procédé à l'identification des morts : livret matricule, plaque d'identité, servent à dresser la funèbre statistique. Les objets de valeur trouvés sur les cadavres sont recueillis, catalogués, étiquetés. Ils reviendront au Japon, avec une mèche de cheveux du défunt qui sera inhumée avec un peu de ses cendres, dans le cimetière de famille.

Les Japonais ont adopté le système le plus pratique, le plus hygiénique

et le plus économique d'assainissement du champ de bataille : l'incinération des corps. Les cadavres japonais seuls étaient brûlés. Par respect pour les idées religieuses de leurs ennemis, ils enterraient les cadavres des Russes et procédaient — au moins pour les officiers — aux mêmes identifications que pour les leurs. Les bijoux, les décorations, l'argent, les papiers étaient soigneusement mis de côté. Après chaque bataille, la Légation de la République à Tokio, qui représentait les intérêts russes au Japon, recevait du Ministère de la Guerre des quantités de paquets, chacun portant le nom, le grade, le régiment d'un officier, l'endroit où il avait été tué, où son corps avait été inhumé, et à l'intérieur étaient ren-

Incinération des cadavres japonais.

fermés tous les objets de valeur trouvés sur lui et destinés aux siens. Les nations chrétiennes n'auront, pour les guerres futures, qu'à s'inspirer du noble exemple que leur a donné le Japon païen.

Après chaque bataille, dans chaque division, une cérémonie avait lieu en l'honneur des hommes et des officiers tués à l'ennemi. Mourir sur le champ de bataille pour l'Empereur et le Japon est le plus grand honneur auquel puisse prétendre un soldat. Le chagrin des parents est effacé par la gloire que cette mort fait rejaillir sur toute la famille.

Pour bien comprendre le caractère de ces fêtes des morts, il faut connaître la mentalité nippone. Le Japonais est spiritualiste. Il sait que tout ne finit pas avec la mort. L'âme persiste et celles des soldats morts pour leur pays doivent un jour se réincarner dans les corps de quelques soldats fameux. Donc, pourquoi s'attrister de la mort ? Les camarades tombés ont un sort enviable. Ils assistent avec les vivants aux fêtes don-

nées en leur honneur. Ces fêtes doivent avoir un caractère de gaîté. Ce sont moins des cérémonies funèbres, à nos yeux, que des réjouissances générales.

Le 1er mars, à la nuit, la cinquième division entrait à Moukden. Tout flambait dans le quartier russe et aurait flambé bien davantage sans l'arrivée opportune des Japonais. Les Russes avaient totalement évacué la place, ne laissant que des hôpitaux encombrés de malades intransportables. Le Commissaire général de la Croix-Rouge russe, que je trouvai là, me fit un récit des transes par lesquelles lui et son personnel étaient passés, dans les heures, plutôt longues pour eux, qui s'écoulèrent entre le départ des Russes et l'arrivée des Japonais. On craignait, et avec juste raison, que, les troupes parties, le quartier russe, voisin de la gare, ne fût envahi par la canaille chinoise de Moukden qui en profiterait pour piller, incendier, massacrer les blessés et les malades, violer les sœurs des hôpitaux. Le Commissaire de la Croix-Rouge avait même demandé au Commandant d'armes de ne pas laisser Moukden sans troupes et de maintenir quelques compagnies pour la garde des hôpitaux, quitte à les voir prendre par les Japonais. La chose ne fut pas accordée. Mais ce qui avait été redouté arriva. A peine le dernier train emportant le dernier soldat du Tzar avait-il quitté Moukden, que la crapule chinoise envahissait le quartier, pillant et incendiant. Un premier hôpital prit feu. Pendant la nuit, infirmiers, médecins, infirmières, travaillèrent au transport des blessés sur un autre hôpital plus sûr. Vous jugez de leurs transes. Le lendemain matin de bonne heure, les Japonais étaient signalés aux abords de la ville. Le Commissaire de la Croix-Rouge dépêcha aussitôt un de ses infirmiers, muni d'une lettre pour les officiers japonais et brandissant un drapeau de la Convention de Genève. Les Japonais, au reçu de la missive, envoyèrent une de leurs compagnies au secours de la Croix-Rouge. Pour la première fois, sans doute, dans les annales de la guerre, on vit les vainqueurs reçus avec enthousiasme par les vaincus !

L'entrée des Japonais à Moukden prenait aux yeux du monde jaune une importance capitale. La Ville Sainte de la Dynastie mandchoue était délivrée des envahisseurs de l'Ouest. Le succès des armes japonaises fut applaudi par toute l'Asie. La guerre était suivie avec un intérêt passionné par tous les Asiatiques, aussi bien par ceux de Java et ceux de Turquie que par ceux de l'Inde et ceux du Thibet. Pour la « Révolte de l'Asie », le Japon venait de se dresser en champion du Monde jaune opprimé par les blancs et, pour ses débuts, il se posait en maître.

La victoire de Moukden avait coûté cher à l'armée japonaise. L'armée d'Okou, à laquelle j'étais attaché, avait perdu 18 000 hommes sur 70.000 combattants ; la seule division Kigotchi 6.000 hommes sur 16.000 engagés. Nous restâmes deux mois à Moukden pour la refaire et recevoir de nouveaux effectifs.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

La bataille de Moukden marque, militairement parlant, la fin de la guerre. Les deux ennemis, avant de mettre bas les armes, allaient encore s'observer pendant cinq mois. De temps en temps, des rencontres avaient lieu sur le front. Mais ces engagements, qui auraient été de grandes batailles de guerres coloniales, étaient par nous considérés comme des escarmouches d'avant-gardes ou de topographes.

Dans cette grande guerre, les Japonais ont toujours marché de succès en succès. Les Russes n'ont jamais eu un semblant d'avantages. Quelles sont les causes de ces victoires continues ? Les causes physiques : organisation de l'armée, préparation de longue date, endurance et entrat-

Ambulance japonaise.

nement du soldat, sont connues de tous. Je dois insister sur le grand levier psychologique de la victoire, les facteurs moraux.

Le Japon faisait une guerre nationale. L'armée et la nation, si elles formaient deux corps, n'avaient qu'une âme. Depuis 1895, depuis le traité de Simonoseki, par lequel la Russie, appuyée par la France et l'Allemagne, arracha au Japon victorieux de la Chine une partie des avantages que lui avaient assurés ses succès, le pays tout entier s'était fait à l'idée d'une guerre fatale. Il se préparait à réparer l'outrage. Depuis dix ans, les enfants des écoles apprenaient que l'ennemi était le Russe et que l'honneur du pays demandait une guerre victorieuse.

Une promenade dans un hôpital japonais, pour qui voulait voir, en disait long sur cet état d'âme de la nation relativement à la guerre. Le pays tout entier était de cœur avec son armée. Les soins et les attentions sans nombre prodigués aux blessés et aux malades en étaient une preuve éclatante. Tout le monde donnait pour eux et cette patriotique

charité se manifestait par des modes multiples, dont les plus modestes étaient souvent les plus touchants en leur simplicité. Ici, des enfants d'une école avaient renoncé à leur argent de poche pour acheter des cigarettes pour les malades. Là, les petites filles d'une autre école avaient consacré leurs récréations à illustrer des cartes postales pour les hôpitaux. Ailleurs, les fillettes d'un canton s'étaient syndiquées pour obtenir de leurs parents qu'ils versassent au trésor de l'armée les sommes qu'ils destinaient à leur acheter des rubans et objets de toilette. Un prince de la finance faisait bâtir un casino où les malades, qui pouvaient s'y rendre, trouvaient journaux, papier à lettres, entendaient de la musique, avaient des représentations théâtrales. Des dames envoyaient des fleurs et chaque malade avait un bouquet au pied de son lit. On adressait pour les soldats des phonographes, des journaux, des romans, des albums photographiques. Des montreurs de cinématographes et de lanternes magiques venaient donner des représentations gratuites. Et il n'était pas jusqu'aux conteurs publics et prestidigitateurs, bien pauvres cependant, qui ne tinssent à distraire et faire rire pour rien les malades, pour apporter, eux aussi, leur obole, si minime fût-elle, à ce grand et patriotique tribut de charité pour ceux qui s'étaient si vaillamment battus pour la gloire du Daï-Nippon !

Sur le front, de temps à autre, on distribuait aux soldats des souvenirs du pays : des grandes enveloppes contenant des chaussettes, du papier à lettres, des brosses à dents, du tabac, des bonbons. Sur chaque enveloppe était mentionné le nom d'un donateur et le bénéficiaire remerciait par lettre ou carte postale, car tout soldat japonais sait lire et adore écrire. L'Empereur, père et mère de la grande famille japonaise, n'oubliait pas, lui non plus, ses enfants et souvent un de ses Aides-de-Camp venait à l'armée, portant aux hommes le souvenir reconnaissant du Souverain et distribuant en son nom des cadeaux nombreux.

Du côté japonais, nous voyons une armée bien homogène, animée d'un patriotisme rare, d'un esprit de sacrifice admirable et, avec cela, courageuse et disciplinée. L'exemple de la discipline partait de haut. Dans chaque armée, il y avait des princes de la famille impériale, faisant leur devoir de général de brigade ou de simple sous-lieutenant, vivant comme les autres officiers, et toujours respectueux des ordres des Commandants en chef.

A ce faisceau unique de forces tendues vers un même but, la victoire, les Russes opposent une masse imposante d'hommes, véritable Babel de races et de religions. Sous le même drapeau, marchent des Tartares, des Juifs, des Bouriates, des Polonais, des Circassiens et même des vrais Russes. A pareil agglomérat, il eût fallu le ciment d'un patriotisme ardent. Celui-ci manquait. Une partie des soldats souhaitait la défaite, qui à beaucoup, comme à ceux de Pologne ou du Caucasse,

apparaissait comme l'aurore possible de l'indépendance de leur pays.

L'armée japonaise était prête pour la guerre, au moment de son entrée en campagne. Mais malgré ses succès, pendant les périodes d'accalmie en Mandchourie, ses chefs continuaient à l'entraîner : nous avons vu, pendant l'hiver, les troupes répéter une des phases de la bataille du Cha-Ho pour l'instruction des recrues qui venaient d'arriver du Japon.

Après ces victoires, on s'est demandé qui avait triomphé de la méthode française ou de la méthode allemande, l'armée japonaise ayant été successivement, et même simultanément, instruite dans ces principes.

Ni l'une ni l'autre, mais la méthode japonaise.

Le véritable vainqueur n'est pas le maréchal Oyama, mais un général anonyme. C'est *Yamato-Damachi*, c'est-à-dire le souffle héroïque et guerrier du Vieux Japon, qui animait tous les soldats de l'armée de Mandchourie, aussi bien le *Kobi*, vétéran des deux premières guerres de Chine, que le jeune soldat de la conscription anticipée.

Et ceci m'amène à vous parler du soldat japonais et de l'esprit de l'armée.

Le soldat japonais est, à l'heure présente, le premier soldat du monde. L'armée japonaise est arrivée à son apogée.

Le Japon est une race à la fois guerrière et militaire. Nous, nous sommes des guerriers. Nous ne sommes pas militaires, parce que nous sommes des indisciplinés. Au Pays du Soleil Levant, la discipline est innée. Elle est due aux longs siècles de paternelle féodalité auxquels le pays a été soumis. Le régime patriarcal, qui est la base de la société au Japon, se retrouve aussi dans l'armée, et le soldat voit dans son supérieur le chef de famille auquel sont dus naturellement obéissance et respect.

Il n'est pas nécessaire d'initier les recrues aux principes laborieux de la discipline par des exercices en apparence inutiles et fastidieux, — avilissants, comme le proclament certains de nos cérébraux ! — destinés à fondre l'individu dans la collectivité du régiment.

Cette discipline native permet aux officiers de dresser très vite de jeunes soldats. Pendant la guerre, des recrues, après trois ou quatre semaines d'entraînement au Japon, étaient envoyés sur le front et y faisaient très bonne figure.

Grâce à cette admirable discipline, l'officier peut, en tout temps et en tous lieux, compter sur ses hommes. Un régiment japonais en marche pourrait paraître à nos yeux une troupe un peu en débandade. Beaucoup d'hommes traînent. Mais on ne s'en inquiète point. On sait qu'ils rejoindront. Quand on les mène au feu, on sait qu'ils marcheront et que, quoique la ligne des tirailleurs soit très ouverte, tout le monde, sans qu'il soit besoin de la surveillance ou de l'entraînement des chefs, ira de l'avant. Les nombreuses attaques de nuit sur les positions difficiles, dont les Japonais était coutumiers, ne pouvaient se tenter qu'avec des trou-

pes dont les officiers étaient absolument sûrs. Un homme qui ne veut pas marcher la nuit peut facilement se tapir en un coin et « faire le mort ». Or les attaques étaient presque toujours suivies de succès : tout le monde marchait. Croyez-vous que le fait de rester 36 ou 48 heures, allongé en rase campagne, derrière un sac de terre en avant d'une redoute, avec un froid de 10 degrés au-dessous de 0, en attendant le moment favorable de se lancer sur les positions de l'adversaire, comme le fait s'est produit pour certains bataillons pendant la bataille de Moukden, ne suppose pas chez les troupes qui l'ont fait le summun de la discipline ?

Celle-ci laisse pourtant à l'individualisme libre carrière. On peut demander plus à un soldat japonais qu'à un soldat européen. La surveillance des chefs a besoin de se faire moins vigilante. Là où nous devons placer un officier, un sergent suffit, car son autorité est parfaitement respectée. Aussi voit-on d'importants convois de blessés, de munitions, confiés à des sous-officiers.

Le soldat japonais est, de plus, débrouillard, alerte, endurant, toutes qualités qui lui sont communes avec notre troupier.

Ces qualités, le soldat les doit surtout à l'éducation nationale.

L'enfant est élevé d'une façon à la fois stoïque et héroïque. On lui apprend à supporter la douleur sans se plaindre, à ne pas pleurer : le résultat se voit dans les ambulances où on n'entend pas un cri. Dès qu'il commence à parler, sa mère l'endort chaque soir, en lui racontant les histoires des héros fameux du Japon, qui donnèrent leur vie pour la gloire du Souverain et la grandeur du Daï Nippon. A l'école, en même temps que la lecture et l'écriture, il apprend non ses droits, mais ses devoirs envers ses parents et son pays. Ses maîtres lui enseignent que le plus beau pays du monde, le plus grand, le plus illustre, c'est le Japon. Et ainsi on sème dans tous ces petits cœurs les germes d'un patriotisme ardent, la foi dans les destinées du pays et en même temps cette idée que tout Japonais doit toujours être prêt à faire le sacrifice de sa vie pour l'Empereur et pour le pays. Aussi, en cas de guerre, toute la nation, grands et petits, se lève, prête pour le sacrifice ([1]).

1. Mon ami le Capitaine Bertin m'a communiqué une lettre des plus caractéristiques. Il avait eu la délicate attention d'adresser à toutes les familles des officiers du 33e d'Infanterie tués au combat des Trois-Maisons, un exemplaire de la photographie qu'il avait faite du monument commémoratif. Le fils d'un officier lui répondit ce qui suit :

Au Capitaine Bertin, Armée française.

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous adresser cette lettre. Quand j'ai jeté les yeux sur la photographie que nous avons reçue de vous, aucun mot, je puis le dire, ne pourrait traduire l'état de brisement de cœur que je ressentis. Le doux chant des oiseaux lui-même résonnait à mes oreilles comme les paroles d'un prêtre lisant son livre de prières.

« Depuis que j'avais appris la mort de mon père, j'attendais, tristement et en vain, une dernière lettre de lui. Il est parti comme coule un fleuve ! S'il avait vécu dix ans encore, j'aurais pu faire quelque chose pour lui.

Quand il arrive au régiment, le jeune soldat sait que servir son pays est un honneur. Quand on lui remet sa baïonnette, on lui dit que le port de l'arme le place au rang des anciens samourais. Mais pareil privilège crée des obligations.

Ces obligations sont synthétisées dans le *Bouchido*, mot-à-mot, la *Voie du guerrier*. C'est le code de morale du vrai chevalier, et le dernier soldat du Mikado les connaît et les applique. Ils se résument en quelques mots : fidélité à l'Empereur, le Père de la grande famille japonaise, poussée jusqu'au sacrifice. L'honneur vaut mieux que la vie. Le plus grand déshonneur pour un soldat est d'être vaincu ou fait prisonnier : donc il ne doit pas reculer et doit se faire tuer plutôt que de se rendre. Quand il part pour la guerre, une seule idée doit préoccuper le soldat : être victorieux. Les sentiments familiaux doivent céder le pas à l'accomplissement de ses devoirs militaires.

Blessé russe transporté à l'ambulance japonaise.

La facilité avec laquelle les Japonais se font tuer a fait prononcer le mot de *fatalisme*. Le Nippon n'est pas un fataliste comme le Musulman. Le sacrifice qu'il fait si volontiers de sa vie est un acte raisonné, si je puis dire. Il sait que ce sacrifice correspond à un but utile. Et il l'accomplit d'autant plus volontiers qu'un vieux fond d'éducation bouddhiste lui fait penser que « la vie est peu de chose, qu'elle n'est qu'une page du grand

« L'arbre voudrait bien rester debout, mais le vent souffle. L'enfant désire nourrir ses parents, mais ils sont souvent emportés par la mort.

« Telle est ma situation présente. Aussi, je m'enfonce de plus en plus dans la vallée des larmes, jusqu'à ce qu'une nouvelle décision vienne raviver mon courage.

« Je ne veux plus pleurer, mais travailler avec plus d'ardeur. Cependant, quand je m'agenouille devant l'*Hiai* (tablette ancestrale), de mon père, brûlant de l'encens, pendant que sonnent dehors les notes tristes du couvre-feu, que puis-je faire sinon pleurer ?

« Alors, ma mère s'approche et m'encourage en me répétant les dernières paroles dites par mon père comme testament, au moment où il partait pour la guerre : « L'homme doit avoir son nom écrit dans les pages de l'histoire de son pays. Il doit faire face au chagrin et au malheur. Il doit même faire à son pays le sacrifice volontaire de sa vie. »

« J'ai l'honneur de vous adresser nos cordiaux remercîments pour la grande sympathie que vous nous avez témoignée.

« Sentiments très respectueux. »

HATJIMÉ NAGAI
Onze ans et trois mois
Fils aîné de feu le Capitaine Nagai
du 33e d'Infanterie, 3e Division.

livre de l'existence universelle, que mourir c'est simplement tourner une page pour arriver à une autre page d'autant plus belle et glorieuse qu'on en aura fait le sacrifice pour une cause plus noble. » Ainsi parlent les vieux textes.

Il nous faudrait des volumes pour retracer les actes que nous considérons comme héroïques et que les Japonais regardent comme naturels, qui ont été dictés par cet esprit du *Bouchido*.

Un escadron de cavaliers reçoit l'ordre d'arrêter l'ennemi dans un village et de s'y défendre jusqu'à la mort. Les cavaliers tiennent tant qu'ils ont des cartouches. Celles-ci épuisées, ils mettent sabre au clair, foncent sur les Russes et se font tuer pour ne pas être prisonniers.

Quand l'Amiral Togo tenta l'embouteillage de Port-Arthur, il fit appel à des volontaires pour couler les bateaux dans le chenal : c'était le sacrifice presque certain de leur vie que leur demandait l'Amiral. Tous ses marins se disputèrent ce périlleux honneur.

Seules des troupes animées par cet esprit d'abnégation et de sacrifice étaient capables de tenter et surtout de répéter les assauts insensés de l'armée de Noggi sur Port-Arthur ou des attaques comme celles de la 3e Brigade aux Trois-Maisons, dont je vous ai déjà parlé.

Ces qualités du soldat, nous les retrouvons exaltées chez l'officier. Au Japon l'officier ne joue pas le rôle qu'il a dans nos sociétés occidentales. Il s'y mêle moins. Il vit pour son métier, passant son temps à la caserne. Il y prend, célibataire ou marié, un repas par jour, dans la salle du mess organisé par régiment. Les Japonais ont l'instinct et le goût de la guerre. Aussi se sont-ils assimilés surtout les idées et les découvertes afférant à l'art militaire. Avec un esprit éclectique et pratique, ils ont pris uniquement ce qui pouvait être d'une application immédiate, l'ont digéré, adapté à la mentalité nipponne et les résultats qu'ils en ont obtenus ont fait suffisamment leurs preuves. Les officiers sont instruits. Ce ne sont pas des savants : peu leur importe de savoir ce que firent Annibal ou César. L'art de la guerre, pour eux, commence à Bonaparte et peut-être même à de Moltke. Mais même chez les plus instruits, les idées des autres n'ont pas étouffé les idées personnelles et le savoir n'a pas tué l'initiative et l'individualité.

L'esprit de discipline et de sacrifice, qui est le grand facteur de la victoire, se retrouve chez chaque officier.

Voici un exemple bien typique de cette discipline qui fait vraiment la force des armées. Le 24 Janvier 1905, Grippenberg attaque soudain la 8e Division, qui doit tout d'abord se replier. Les Japonais reviennent vite de leur surprise, appellent une division de droite, des brigades de gauche et constituent une armée qui va reprendre l'offensive. Or, à qui confie-t-on le commandement ? Au plus ancien des généraux ? Non ! Mais au plus habile, au Général Tatsumi, celui-là même dont la Division a

été attaquée et qui connait le terrain. Et tous ses camarades plus anciens que lui, sans les mesquines préoccupations de l'Annuaire, se mettent sous ses ordres, animés d'un seul désir, battre l'ennemi. Et on le battit !

La plus belle illustration que je puisse donner de cet esprit de sacrifice est la scène qui se passa à bord du *Mikasa*, au moment où l'Amiral Togo reprit la mer pour se porter à la rencontre de l'escadre de Rodjetwensky.

Tous les officiers de l'escadre avaient été engagés par l'Amiral à inviter leur femme et leurs enfants à passer la journée à bord, en une dernière fête de famille. Quand, à l'entrée de la nuit, tous les visiteurs se furent retirés, l'Amiral fit donner l'ordre à tous les officiers de venir, par rang et ancienneté, se présenter à lui.

L'Amiral se tenait debout devant son bureau. Tout près de lui, brillait sur un petit coussin le couteau pour le *harakiri*, l'arme que jadis le shogoun ou le daimio envoyait au chevalier félon qui aurait pensé à survivre à la honte d'une défaite. Un officier entrait, saluait l'Amiral qui rendait son salut et, sans un mot, désignait du doigt le couteau symbolique. L'officier s'inclinait et se retirait. Le défilé terminé, quand l'Amiral donna l'ordre d'appareiller, il savait qu'il avait en main une armée navale pour laquelle ces deux mots « vaincre ou mourir » avaient un sens vraiment positif.

Poste de secours.

L'armée japonaise si brave et si disciplinée est, j'insiste sur ce point, — qui semble un paradoxe par la juxtaposition de ces deux mots démocratie et féodalité — la plus démocratique du monde, parce que le sentiment de la discipline, fruit de longs siècles de féodalité, y est naturel et non pas imposé. La distance qui sépare l'officier du soldat est minime. La vie est la même, le costume identique en campagne. Le soldat voit dans son chef, en même temps que le supérieur, une sorte de père de famille à qui il peut librement s'adresser. Quels que soient les rapports qui s'établiront entre eux, jamais le sentiment des convenances dues au rang et à l'âge ne sera perdu de vue par le subordonné. L'officier peut se mêler intimement à la vie de ses hommes : l'intimité n'entraînera pas le manque de déférence. Cet état d'esprit est le même de

simple soldat à officier, de sous-lieutenant à maréchal. Des officiers sont en train de fumer. Un troupier qui n'a pas d'allumettes s'avance, salue poliment et demande du feu à son colonel qui tend sa cigarette. Après un banquet auquel j'assistais avec plusieurs généraux et des jeunes officiers d'état-major, l'un de ces derniers en se levant de table dit : « Nous allons faire la lutte », et passant de la parole aux actes, il saisit à bras le corps un général de brigade et lui fait toucher les épaules aux applaudissements de l'assistance, officiers et soldats. Un général américain qui assistait à la scène se tourna vers moi : « Il y en a pour longtemps, n'est-ce pas, avant que les armées de nos deux Républiques soient animées d'un aussi bel esprit démocratique que cette armée impériale ? »

La guerre russo-japonaise a été une guerre de soldats. « Ce sont nos hommes qui gagnent les batailles », me disait un officier d'état-major. Les deux armées peut-être les plus braves du monde étaient en présence. D'un côté, nous trouvons une bravoure passive, si je puis dire, celle des Russes, force inerte, ne se laissant pas démoraliser par le revers et qui bien utilisée sera un admirable instrument de combat. De l'autre, une bravoure active, faite d'initiative, d'audace et d'entrain, qualités qui sont le propre de l'esprit français. Ce sont elles qui ont permis aux Japonais de toujours prendre l'offensive : la guerre actuelle a montré que l'avantage reste à celui qui attaque. Les fortifications sont utiles, mais finissent par tomber sous les coups d'un assaillant décidé et énergique. L'offensive est dans notre tempérament. Elle est aussi dans nos règlements. Nous devons plus que jamais l'ériger en dogme.

La guerre russo-japonaise a été une très grande guerre. Les pertes ont été très élevées. Moins toutefois que la lecture des journaux ne le laisse supposer. Prenez nos grands périodiques les mieux renseignés, ceux qui reçoivent les nouvelles du monde entier, et faites le total des pertes. Vous arriverez à un chiffre de 7 à 800.000 morts ou blessés. Totalisez, par exemple, le nombre des bateaux coulés, par les correspondants de journaux, autour de Port-Arthur : le nombre dépasse de beaucoup le chiffre des navires des escadres réunies d'Europe, d'Asie et d'Amérique. Les Japonais ont eu 53.000 tués et 155.000 blessés. La guerre leur a coûté 200.000 hommes. C'est beaucoup, mais c'est peu en somme pour une population qui s'accroît chaque année de 600.000 existences.

Pourquoi les Japonais victorieux ont-ils accepté les conditions de la paix de Portsmouth ? La Russie ne perd rien et ce qu'elle cède ne lui appartenait pas. Elle n'a pas donné un sou de cette indemnité sur laquelle le Japon comptait tant pour alléger ses charges. Pour arracher une indemnité à un pays, il faut en être le maître. La Russie battue n'était pas vaincue. Après Moukden nous étions très loin encore de Moscou.....

Les gouvernants et le grand Etat-Major japonais ont été sages et pa-

triotes en acceptant la paix. Ils savaient que si la continuation de la lutte signifiait pour eux nouvelles victoires, il voulait dire aussi nouveaux sacrifices et que le Japon n'était pas assez riche pour payer sa gloire.

Quelles seront les conséquences de cette guerre ? Je ne suis ni prophète ni diplomate ; je n'ai pas à pronostiquer l'avenir. Les pronostics diplomatiques les plus sages sont d'ailleurs ceux qui ne prédisent rien et qui laissent au hasard le soin de solutionner les événements.... On a parlé de l'invasion de l'Indo-Chine. Que sais-je? Les Japonais auront assez à faire, pendant cinquante ans, en Corée, pour n'avoir pas à jeter les yeux plus au sud.

Mais on a de nouveau agité le spectre du *Péril jaune*, la plus belle trouvaille de la diplomatie depuis l'*Homme malade*. On a eu l'air de

Transport des blessés.

craindre que la Chine, galvanisée par les succès du Japon, ne se mît à dresser ses 400 millions d'habitants, ne se transformât en une vaste caserne d'où partirait un jour une formidable invasion qui submergerait l'Occident. Je ne crois pas à un danger de cette sorte. Mais je crois que les Chinois ont fini par comprendre qu'avec les nations chrétiennes, la force brutale des armes était la seule façon de se faire estimer et respecter. Les paisibles Chinois se sont vu solliciter l'honneur par toutes les nations européennes de leur fournir des instructeurs, de leur vendre des canons, de leur construire des escadres, de leur bâtir des forts. On leur a pour ainsi dire malgré eux constitué une armée. Aujourd'hui, ils ne doivent pas s'en repentir. L'armée impériale du Nord s'est affirmée, au cours de manœuvres récentes, une armée excellente. Laissez les Japonais lui fournir des instructeurs et même des cadres, et vous me direz si, dans dix ans, il sera possible à l'Europe de recommencer sa croisade de 1900 contre les Boxers.

Les Chinois n'auront jamais, je l'espère, de velléités d'invasion. Mais ils feront bientôt comprendre aux autres nations qu'ils en ont assez d'être envahis ou d'être traités comme des vaincus. Un diplomate japonais a défini le péril jaune de la façon suivante : « Pour beaucoup d'Européens, le péril jaune n'est autre chose que l'impossibilité où ils seront bientôt de traiter tous les jaunes comme ils le font des nègres, à coups de pied au bas du dos. » C'est, je crois, aux proportions de cette boutade qu'il faut réduire le péril jaune au point de vue militaire.

Mais la victoire japonaise a fait naître une idée dont le développement ne peut qu'être rapide : « L'Asie aux Asiatiques ! » Les Japonais sont les champions de cette idée. Leurs succès leur donnent le droit de prétendre à l'hégémonie morale de tout le monde jaune, de l'éduquer non seulement au point de vue militaire, mais surtout pour la lutte économique. La concurrence ! Voilà quel sera le vrai péril jaune. Le bas prix de la main-d'œuvre en Extrême-Orient, la production abondante non seulement fermant les marchés aux produits de l'industrie d'Europe et d'Amérique, mais venant encore les concurrencer et les écraser chez elles.

En France, nous sommes passés à l'égard du Japon par deux phases bien tranchées. Au début de la guerre, quand nous croyions à la victoire russe, nous ne voulions pas connaître ce pygmée qui osait se mesurer à notre puissante et invincible alliée. Après la défaite de cette dernière, nous tournâmes vers le vainqueur des yeux pleins de tendresse. Nous négligeâmes trop volontiers notre alliée malheureuse et tout le monde déclara qu'il avait prévu le désastre. L'étoile du Japon montait et son crédit grandissait : ses emprunts étaient facilement couverts par nos rentiers. Il y a quelques années, nous étions encore en discussion avec le Japon pour la question des juridictions. Aujourd'hui, nous avons auprès de lui un ambassadeur. Les nations sont comme les femmes : elles aiment ceux qui sont heureux et forts et pour cela le Japon devait, après ses victoires, avoir beaucoup de succès auprès des Français. C'est ce revirement d'opinion qu'a si bien traduit un diplomate japonais, aussi fin qu'humoriste, lorsqu'il a dit : « A l'époque où les Japonais s'occupaient seulement de bibelots, d'art et de commerce, la France les considérait encore comme des sauvages. Après leurs hécatombes des Russes en Mandchourie, elle les a considérés comme des gens civilisés ! » (1)

1. Les gravures qui illustrent la Conférence du Dr Matignon sont extraites du livre du même auteur : « Enseignements médicaux de la Guerre Russo-Japonaise », et les clichés en ont été très obligeamment mis à la disposition du *Bulletin* par l'éditeur, M. Maloine. — N. D. L R.

DES KAKEMONO

Une de nos productions artistiques que l'Occident connaît le mieux, surtout quant au nom, est le *kakemono*. Dans une note au bas des pages 6 et 7 de son « Art Japonais », publié chez Picard et Kaan, M. Louis Gonse dit de cette manifestation bien personnelle de notre art : « On appelle kakemonos ces peintures sur soie ou sur papier élégamment encadrées de bandes d'étoffes unies ou brodées, montées sur une feuille de papier épais et enroulées sur un léger cylindre de bois de pin, garni à ses extrémités de bouts en ivoire, en corne, en bois naturel ou laqué. Le kakemono est le tableau des Japonais. Il est peu de maisons, si modestes qu'elles soient, qui n'en possèdent un ou plusieurs. On les déroule et on les accroche aux cloisons intérieures, les jours où l'on reçoit un ami, ou si quelque étranger vous honore de sa visite. Un emplacement, dit *Tokonoma*, est d'ordinaire réservé dans les maisons bourgeoises au kakemono. La monture de soie de ces rouleaux est souvent du plus grand luxe; l'encadrement, d'une variété de dessins infinie et presque toujours de la plus exquise couleur, s'harmonise à merveille avec la peinture elle-même. Une monture soignée est habituellement l'indice d'une œuvre estimée. C'est donc dans la monture des kakemonos que l'on retrouve les échantillons des plus beaux et des plus anciens tissus. Les kakemonos de grand prix sont même enveloppés d'un étui de soie et enfermés dans une double boîte. »

A cette définition de M. Gonse, qui rend en somme assez clairement, me semble-t-il, ce qu'est le kakemono, je me suis demandé s'il ne serait pas bon d'ajouter quelques explications non point sur le dessin, mais sur le kakemono lui-même. Peut-être se trouvera-t-il même quelques-unes des observations que je vais présenter qui ne soient pas encore fort connues des collectionneurs et critiques japonisants. En ce cas je m'estimerai doublement heureux.

M. Gonse dit d'une façon vivante que le kakemono est le tableau des Japonais. Ce n'est là qu'une simple figure. « Kakemono » vient du verbe *kakeru*, suspendre, et du substantif *mono*, chose : c'est donc une chose

suspendue, ou, comme dit le Père J.-M. Lemaréchal, de la Société des Missions Étrangères de Paris, dans son Dictionnaire Japonais-Français, c'est « une peinture ou un écrit que l'on suspend au mur. »

Il ne faudrait pas croire que le kakemono, que nous pouvons donc plutôt considérer en quelque sorte comme le cadre du dessin ou aussi de l'écrit que l'on désire montrer aux yeux, fût laissé à la libre fantaisie de son possesseur primitif, ainsi que peut l'être en Occident un encadrement. Il y a des règles et l'on distingue des styles, je dirai des ordres, pour employer le terme usité en architecture ; ces styles ou ordres sont d'origine fort reculée et c'est la Chine qui nous a fourni cette décoration, elle à qui nous devons pareillement tant d'autres choses que nous avons su faire progresser bien autrement que les Chinois et auxquelles nous avons aussi su donner toujours une note purement japonaise.

En général, ces ordres peuvent rationnellement se ramener à trois : *Shina-Shitaté*, *Butsu-Shitaté*, *Yamato-Shitaté*.

Le *Shina-Shitaté*, de *Shina* (Chine) et de *shitateru* (former, apprêter) est donc l'ordre chinois. C'est le plus simple de tous et on s'en sert surtout pour les peintures ou dessins chinois ou de l'école chinoise.

Le *Butsu-Shitaté* est l'ordre bouddhique, nul n'ignorant que le mot *Butsu* est l'équivalent japonais de Bouddha ou Cakya-Mouni. C'est là un ordre bien plus riche et de préférence réservé aux représentations bouddhiques.

Le *Yamato-Shitaté* est l'ordre japonais par excellence. Le Yamato, où se trouve notre antique capitale de Nara, est cette province regardée comme le cœur, le berceau, du Japon auquel souvent nous donnons aussi ce nom de Yamato, de même que nous appelons *Yamato-Damashii* cet esprit, ce tempérament qui nous est proposé comme le code moral à suivre pour tout Japonais. On pourrait peut-être plus exactement placer ce *Yamato-Shitaté* entre le *Shina-Shitaté* et le *Butsu-Shitaté*. C'est l'ordre usité pour les peintures et dessins japonais, bien qu'on l'emploie parfois pour des peintures et des dessins chinois.

Il y a, à la rigueur, un quatrième ordre appelé *Chagaké* et seulement en usage lors du *Chanoyu* ou cérémonie du thé ; cet ordre relève complètement du *Yamato-Shitaté*.

En dehors du kakemono, on rencontre encore chez nous des peintures et des dessins bordés d'étoffe ou de papier doré avec un cadre en ébène ou en bois laqué : ce sont des *Gakumen* (tableau encadré). Je ne saurais dire, en ce qui concerne la conservation de nos peintures et de nos dessins, si le gakumen est un meilleur mode que le kakemono ; toutefois il me faut constater qu'en général nos peintures et dessins des anciens temps nous sont plutôt parvenus sous la forme de kakemono. Que l'on me permette ici, incidemment, une remarque : Il serait fort imprudent de laisser roulés des kakemono déjà abîmés et il vaudrait

même mieux, en pareil cas, les mettre sous verre, comme on fait en Europe pour les pastels et même pour certaines peintures à l'huile.

Chaque type ou ordre de kakemono comporte, comme je l'ai dit plus haut, des règles invariables quant aux diverses proportions des parties composant l'encadrement et à la nature des étoffes employées pour chacune de ces parties.

Si l'on se reporte au schéma du *Shina-Shitaté* (fig. 1), on constate l'existence de cinq parties essentielles : [A], *Ten*, ciel ou haut; [B], *Chi*, terre ou bas; [CC], *Hashira*, colonne; [D], *Mincho*, cour ou dynastie des Ming. (Personne jusqu'ici n'a pu se prononcer avec autorité sur la signification originaire de cette appellation. Les kakemono chinois antérieurs à cette fameuse dynastie qui régna de 1368 à 1643, offrent déjà fréquemment ce *Mincho*.) Enfin [E E] est le *Jiku*, ou petit bâton autour duquel est enroulé le kakemono; les extrémités, généralement en bois noir ou en ivoire, sont aussi quelquefois en émail ou en métal ciselé. Leur forme est d'ordinaire cylindrique, mais peut être aussi recourbée comme l'indiquent les figures 1 et 2.

Il arrive que l'on trouve encore dans le kakemono du genre *Shina-Shitaté* une autre partie d'encadrement: [FF], *Ichi-Monji*, première ligne ou ligne directe, ainsi appelée parce qu'elle borde directement la peinture ou le dessin (fig. 2) en dessus et en dessous.

La longueur du kakemono n'a rien de fixe, celle-ci dépendant surtout des dimensions de ce *Tokonoma* dont parle la note de M. Gonse, à laquelle j'ajouterai l'explication suivante, que le tokonoma est une alcôve, un enfoncement pratiqué dans la chambre et, dans sa partie inférieure, un peu plus élevé que le plancher de cette chambre.

Mais la largeur de la colonne C (*Hashira*) est d'une importance capitale et c'est elle qui détermine les proportions des autres parties. B ou *Chi* (le bas) doit avoir trois fois cette largeur en comptant à partir du dessus du rouleau E (*Jiku*); A ou *Ten*, le haut, mesurera cinq fois et demie ou six fois cette même largeur. Enfin, les trois quarts de celle-ci donnent la mesure de l'*Ichi-Monji* [F] du bas.

Quant aux étoffes, les parties A, B et C sont toujours du même tissu, tandis que la petite bordure D doit être d'une étoffe différente. Pour l'*Ichi-Monji* [F], lorsqu'il existe, on emploie de préférence une étoffe brochée de fils dorés.

L'ordre bouddhique (fig. 3) est plus compliqué. Nous savons déjà ce que sont A, B, C, D, E, F. Nous arrivons donc à l'explication de G et H. G se compose de deux tout petits rubans appelés *Futaï*, qu'on laisse pendre au vent. Les *Futaï* correspondent au *Ichi-Monji* [F], car ils sont les uns et les autres de même tissu et de même couleur, d'où cette expression courante : *Ichi-Monji-Futaï*, pour désigner métaphoriquement des objets présentant entre eux une grande analogie. Surtout qu'on

n'attribue pas, comme je l'ai entendu faire, à ces *Futaï* un rôle autre que celui de décoration. Ils ne servent nullement à accrocher ni à lier,

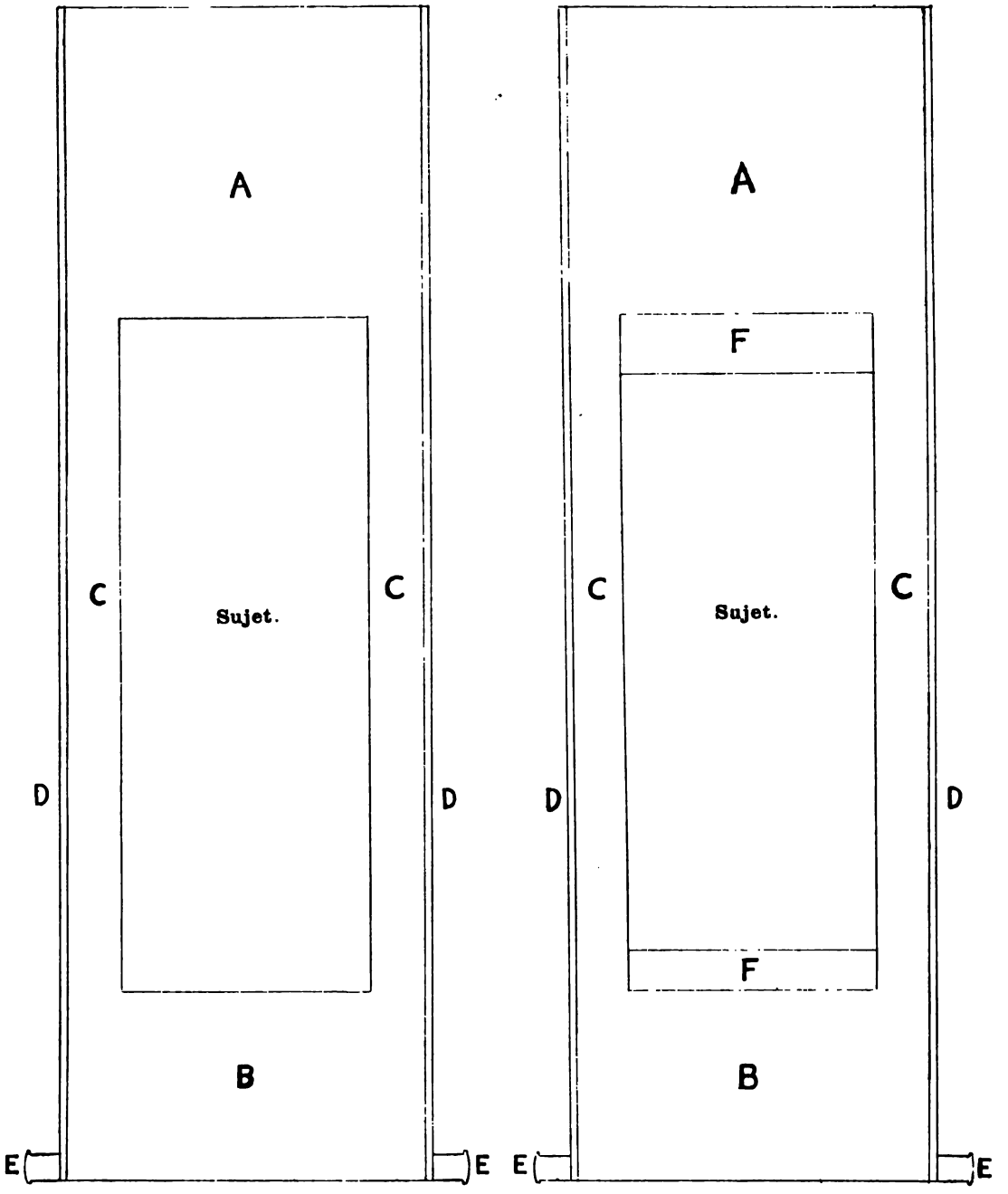


Fig. 1. Ordre *Shina-Shitaté* Fig. 2.

et cela est si vrai que fréquemment on les trouve collés sur le *Ten* [A] au lieu de flotter au vent comme ils le doivent, en réalité, de par leur

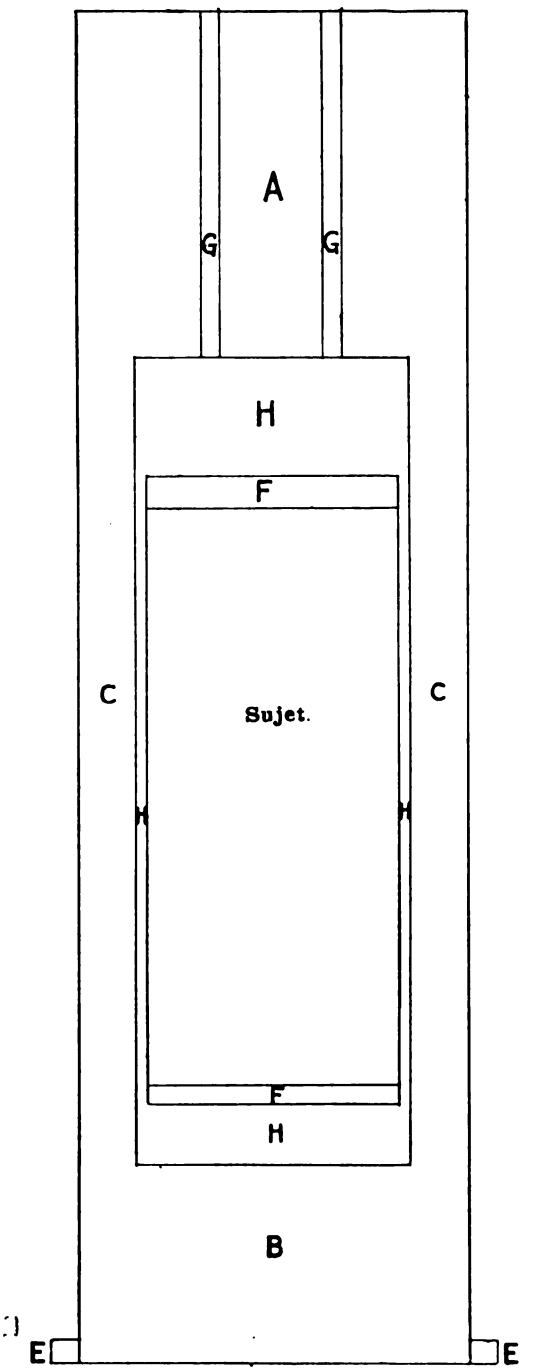


Fig. 3. — Ordre bouddhique.

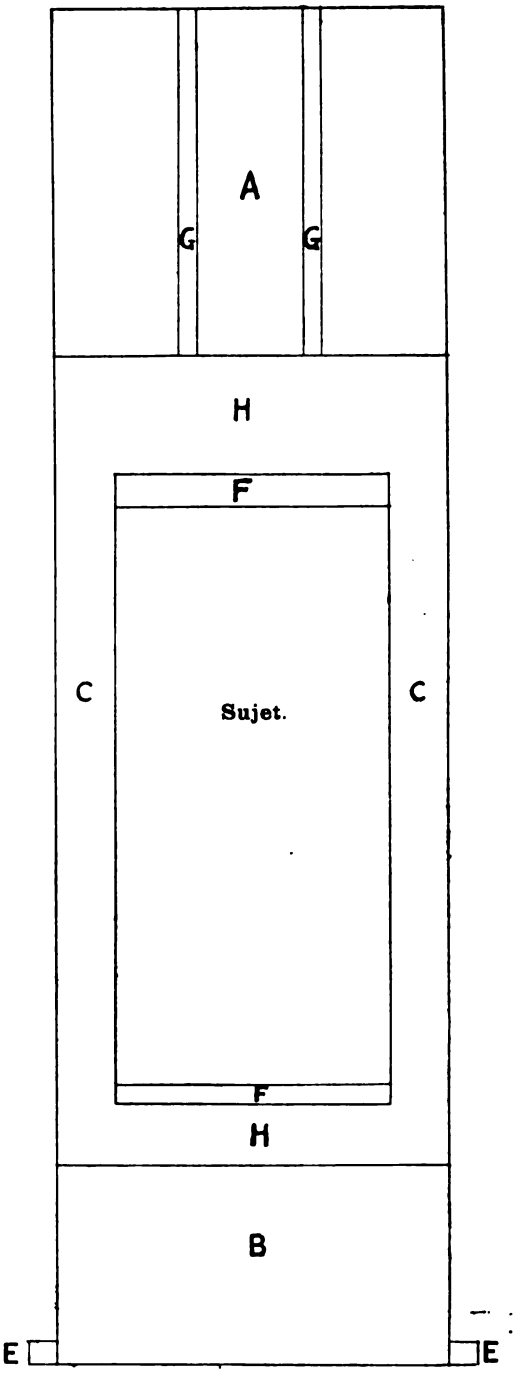


Fig. 4. — Ordre *Yamato-Shitaté.*

origine. La suspension du kakemono s'effectue au moyen d'un cordonnet en coton ou en soie, fixé horizontalement, par deux ou quatre

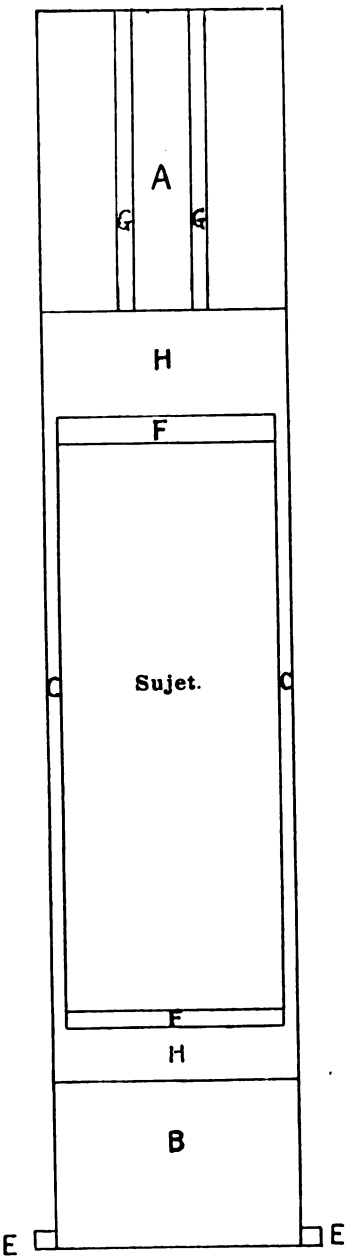


Fig. 5. — Ordre *Chagaké*.

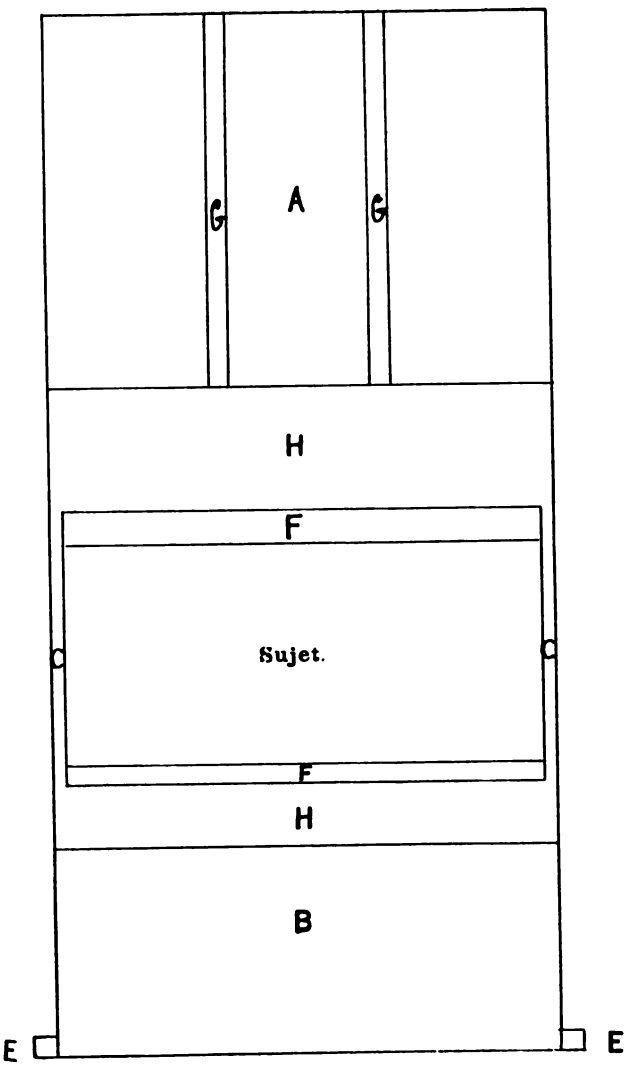


Fig. 6. — Ordre *Chagaké*.

anneaux ou œillets en métal, à la traverse supérieure de la monture. Du point central de ce cordon, il en part un pareil que l'on dissimule derrière le kakemono quand il est accroché et qui, lorsque celui-ci est roulé, sert à l'attacher.

[III], est le *Chu-Mawashi*, tour du milieu. Il y a souvent dans cet ordre

deux colonnes : *Hashira* et *Chu-Mawashi*, ce qui a fait parfois nommer cette espèce de style le « double colonne ». C'est dans cet ordre, qui recherche tant la riche décoration, que se rencontre principalement les *Jiku* [EE] en émail.

La hauteur de H, en bas, correspond toujours à la largeur de la colonne C, dont le cinquième indique la largeur de la petite colonne H. Dans cet ordre, l'*Ichi-Monji* [F] du bas est le tiers du *Chu-Mawashi* [H] du bas.

Le troisième ordre, *Yamato Shitaté*, offre à peu près les mêmes proportions (fig. 4). mais il ne présente pas de petite colonne H. De plus, la colonne C est de même étoffe que le *Chu-Mawaski* [H] : donc l'*Hashira* et le *Chu-Mawashi* se confondent pour ainsi dire.

Si nous passons aux figures 5 et 6 représentant l'ordre *Chagaké*, réservé à la cérémonie de l'infusion du thé en poudre (*Chanoyu*), nous nous trouvons en face de proportions moins développées, en rapport, elles aussi, avec les dimensions de la pièce consacrée à ce *Chanoyu*. Le *Chagaké* relève complètement du *Yamato-Shitaté* avec cette réserve toutefois que l'*Hashira* [C] y est étroite comme le petit *Chu-Mawashi* de l'ordre bouddhique (*Butsu-Shitaté*) et que souvent les *Futaï* y sont en papier et collés sur le *Ten* [A] (1).

S. Yamashita
Secrétaire-Interprète
de la Société Franco-Japonaise de Paris.

1. L'origine des *Futaï* paraît être celle-ci. — Ces bandelettes d'étoffe, fixées seulement à la partie supérieure, sont généralement lestées, à leur extrémité inférieure, d'un peu de sable ou de quelques grains de riz. Grâce à ce poids, lorsqu'elles sont soulevées par la brise qui pénètre, l'été, par les baies grandes ouvertes des maisons japonaises, elles frappent, en retombant, le *Ten* avec un petit bruit de chiquenaude. Ce bruit, et la secousse légère imprimée au Kakemono, doivent avoir pour résultat de chasser les mouches qui pourraient venir se poser sur la peinture ou l'encadrement et qui risqueraient de les salir. Les *Futaï*, sous leur forme primitive, ne seraient donc pas un simple motif d'ornement, mais répondraient à une utilité pratique.

Annuaire Financier et Economique du Japon

Septième Année. — 1907

COMMERCE EXTÉRIEUR ET NAVIGATION

NOTE

Dans le *Bulletin* n° VI (Mars 1907), analysant l'intéressante brochure du Comte de Saint-Maurice, *La Fortune publique et privée au Japon*, nous disions que, dans son travail, l'auteur suivait pas à pas « ce merveilleux indicateur et outil de travail qu'est *l'Annuaire Financier et Economique du Japon*, que le Ministère des Finances de Tokio publie annuellement et qui est si estimé de tous les statisticiens. » Désireux de mieux faire connaître aux membres de la Société Franco-Japonaise et aux autres lecteurs de notre *Bulletin* cet Annuaire dont notre Bibliothèque a, cela va de soi, la collection complète, nous croyons bon d'extraire de la *Septième Année — 1907* de cette publication quelques pages ayant trait au *Commerce extérieur et à la Navigation*, partie qui nous semble à cette heure offrir assez d'intérêt. Dans notre but de présenter une idée rigoureusement exacte de ce document administratif, nous tenons scrupuleusement à ne changer ni ajouter un mot à tout ce que nous jugeons utile de reproduire, nous bornant simplement à faire suivre aussitôt les observations sur le Commerce Extérieur, qui forme la troisième partie de l'Annuaire, de celles sur la Navigation, placées à la fin de la cinquième partie consacrée aux Communications.

Avant de clore cette note, il nous paraît également bon de donner ici les divisions de cette *Septième Année de l'Annuaire Financier et Economique du Japon* qui comprend plus de 220 pages de diagrammes, de tableaux et d'observations.

Voici ces divisions :

Cartes et Diagrammes — Coordonnées géographiques et autres renseignements généraux, pages 1 à 8.

1re partie : Finances, pages 10 à 52.

2e partie : Agriculture, Industrie et Commerce, pages 54 à 94.

3e partie : Commerce extérieur, pages 96 à 128.

4e partie : Banques et Marché monétaire, pages 130 à 156.

5e partie : Communications, pages 158 à 178.

6e partie : Taïwan (Formose) et Karafuto (Saghalien Japonais), pages 180 à 195.

Appendice : Résumé des Affaires financières de Corée ; Finances et Economie de la province de Kwantung ; Système financier du Japon ; Système monétaire du Japon, pages 1 à 30.

E. A.

Développement du Commerce extérieur.

On peut dire qu'il y a plus de trois cents ans que le Japon a été ouvert au commerce étranger ; mais celui-ci ne pouvait, évidemment, guère prospérer ni se développer, à une époque où la navigation n'offrait que

peu de sécurité et où les moyens divers de communication se trouvaient encore à l'état rudimentaire.

En 1637, le Gouvernement Shôgunal publia un édit prohibant le trafic extérieur en général; quelques pays cependant eurent le privilège de ne pas être compris dans cette interdiction. Il n'existait, à cette époque, aucun régime douanier proprement dit, et les seules recettes fournies par le commerce étranger consistaient dans la perception d'une partie des bénéfices qu'il procurait. En 1858, des traités de commerce furent conclus avec l'Angleterre, les Etats-Unis d'Amérique et trois autres Puissances; et tandis que ces pays donnaient leur agrément à l'établissement de tarifs douaniers à l'importation et à l'exportation, quelques ports importants étaient ouverts au commerce étranger.

En 1866, ces Tarifs conventionnels, ceux du moins conclus avec la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et deux autres Puissances, furent revisés. Se ressentant déjà du régime de la liberté, le commerce étranger allait sans cesse se développant. Par bonheur même, la guerre civile de 1865, d'où devait sortir la Restauration Impériale, ne l'influença ni le compromit en rien, les troubles qui en étaient résultés ayant été vite apaisés et le peuple étant aussitôt retourné à ses affaires.

Pendant ce temps, l'ouverture du Canal de Suez et la construction, aux Etats-Unis d'un chemin de fer de l'Atlantique à la côte du Pacifique rapprochaient du Japon l'Europe et l'Amérique et donnaient un immense regain d'activité au commerce étranger; par ailleurs, d'autres améliorations survenues dans les moyens de communication donnaient directement de nouvelles facilités à notre commerce, tout en stimulant indirectement notre industrie qui, pour répondre aux besoins du trafic, avait à fournir une production de plus en plus abondante. Aussi les exportations et les importations augmentèrent-elles d'année en année. Dans l'intervalle de treize ans allant de 1869 à 1881 le chiffre des importations fut toujours, excepté en 1876, en excédent sur celui des exportations; au contraire, au cours des douze années suivantes, c'est-à-dire de 1882 à 1893, les exportations furent toujours, excepté en 1890, en excédent sur les importations. Pendant ce temps, l'ordre absolu avait été restauré dans le pays, les services administratifs sérieusement organisés et un gouvernement constitutionnel établi sur une base solide; Gouvernement et sujets faisaient tendre tous leurs efforts vers une industrie toujours plus active; de sorte que tout concourait à influencer heureusement le commerce étranger.

Contrairement à ce que l'on redoutait, il ne fut en rien gêné ni ralenti par la guerre sino-japonaise de 1894-95, et lorsque la conclusion de la paix vint couronner nos victoires, toutes sortes d'industries se fondèrent avec une extraordinaire rapidité, occasionnant aussitôt, par cela même, un très grand accroissement dans l'importation des machines et des

matières premières de tous genres; si bien que, dès 1896, commença une seconde période, qui dure encore, où les importations furent supérieures aux exportations.

Par suite de la réforme monétaire opérée en 1897 par le Gouvernement, réforme qui consistait dans l'adoption du système monométallisme or, notre commerce se trouva entièrement à l'abri des pertes qu'il avait jusqu'alors subies en raison des fluctuations continuelles du rapport de l'argent et de l'or, et le trafic du Japon avec les pays à système or, lesquels sont précisément ceux qui figurent, pour la plus grande part, dans le chiffre total de notre commerce extérieur, s'établit solidement et prit un développement remarquable.

Quoique nos droits d'exportation et d'importation, comme il a été déjà dit, aient été fixés par des traités avec les différentes puissances étrangères, un tarif d'importation a été établi par les statuts de 1897. Ce tarif est entré en vigueur au mois de Janvier 1899 en même temps que celui qui, par suite de la révision des traités, frappait vers cette époque certains articles déterminés par un accord avec l'Angleterre, l'Allemagne, la France et l'Autriche-Hongrie. Les tarifs d'exportation furent d'abord fixés par des traités, puis graduellement supprimés à l'exception de ceux établis sur la soie grège, les produits maritimes, les métaux, le thé et les bois de construction, tarifs qui furent prélevés jusqu'au mois de Juillet 1899, puis complètement abolis lors de l'expiration des anciens traités. Il s'ensuivit une importation active en vue de la mise en vigueur du nouveau tarif d'importation.

Par contre, l'expédition des marchandises soumises au tarif d'exportation fut différée jusqu'à l'abolition de ce tarif. Le commerce de 1899 présente comme particularité une diminution dans l'importation, conséquence de l'importation anormale de l'année précédente. L'explosion de la guerre des Boxeurs en 1900 fut un coup désastreux, quoique temporaire, pour notre commerce extérieur ; mais ces troubles ayant été réprimés avant d'atteindre des proportions sérieuses, notre commerce extérieur reprit peu à peu son cours normal. En 1902, l'activité provoquée dans les cercles économiques d'Europe par la fin de la guerre du Transvaal, l'abondance des produits agricoles, l'abolition totale en Amérique des droits sur le thé influencèrent heureusement notre commerce extérieur. L'importation se ralentit en 1901 et 1902 à cause de la dépression du marché monétaire dans le pays et de la baisse des prix ; mais en 1903, elle remonta graduellement tandis que l'exportation continua sa marche ascendante. Néanmoins à partir du dernier trimestre de cette année, les relations entre le Japon et la Russie devenant tous les jours plus tendues, la situation devint de plus en plus menaçante et vers la fin de l'année il y eut une hausse considérable dans les taux de fret et d'assurance, ce qui constituait un sérieux obstacle à notre commerce. Malgré ces symptô-

mes défavorables, le prix de l'argent, qui pendant plusieurs années avait continuellement baissé, commença maintenant à regagner par degrés son niveau antérieur ; notre commerce avec les pays manufacturant l'argent devint très prospère et comme les marchands engagés dans le commerce extérieur envisageaient l'avenir en pessimistes, ils s'efforcèrent de vendre le plus possible de leurs fonds, ainsi l'exportation comme l'importation se maintint à un degré inattendu de prospérité. Mais lorsqu'au mois de Février de l'année suivante, il y eut entre le Japon et la Russie rupture de relations conduisant à l'ouverture des hostilités, beaucoup de bateaux furent immédiatement réquisitionnés et les voies de communications de terre étaient très occupées à transporter les troupes et les munitions. En même temps les dangers de la navigation amenaient une hausse considérable dans les taux de fret et d'assurance et gênaient grandement le commerce. Par leurs victoires successives sur terre et sur mer, nos troupes se rendirent en peu de temps maîtresses de la mer et replacèrent notre commerce dans les conditions du temps de paix ; la vente de nos principales marchandises de soies grèges et des étoffes de soie devint même très active et notre exportation croissait constamment malgré la cessation de tout commerce avec la Russie et le nord de la Chine. Notre importation accuse un développement remarquable dû à de nombreuses entrées d'articles spécialement importés pour éviter les effets du tarif douanier de guerre et aussi à l'importation de divers articles relatifs aux approvisionnements militaires.

En 1905, avec l'extension du front de bataille, les demandes de munitions s'élevaient plus haut et il y eut une augmentation considérable dans l'importation de matières premières et de machines devant servir à la fabrication de ces munitions ainsi que de divers matériaux nécessaires pour la réparation et la construction de bateaux de guerre et d'autres navires. Il y avait en outre une grande importation d'articles en prévision d'un deuxième tarif douanier de Guerre. D'autre part, quoiqu'un grand nombre d'hommes vigoureux fussent appelés sous les drapeaux au début de la guerre et ultérieurement, non seulement il n'y eut aucune diminution sensible de production observable sur le marché, mais la confiance populaire avait été heureusement soutenue par l'abondante récolte de riz de l'année précédente. La chute de Port-Arthur au commencement de l'année, suivie successivement de la défaite de l'escadre de la Baltique, des propositions de paix faites par le président des Etats-Unis d'Amérique au Japon et à la Russie, de l'occupation de Saghalien et enfin de l'heureuse réalisation d'emprunts étrangers considérables ravivèrent le commerce et il y eut un accroissement marqué dans le montant du commerce d'importation.

Quand la nouvelle du rétablissement de la paix arriva au Japon, il y eut une baisse subite dans l'importation d'articles divers relatifs aux besoins

de la guerre et aux constructions des navires ; mais les commerçants prévoyant un brillant avenir pour leurs entreprises importaient des matières premières pour les manufactures. Au rétablissement de l'ordre en Russie d'Asie et en Mandchourie, notre commerce d'exportation s'accrut dans ces pays et de nombreux débouchés y furent ouverts. Le prix de l'argent continua à s'élever et l'exportation de l'argent vers les pays travaillant l'argent était très satisfaisante. La vente des soies grèges et d'étoffes de soie en Europe et en Amérique étaient également prospère. Ainsi notre commerce à l'exportation atteignit après la guerre un degré de prospérité sans précédent. La quantité de matières premières importées de l'étranger en vue de la fabrication des articles à exporter augmentant de plus en plus, des sommes énormes ayant passé des fonds de guerre dans les mains du peuple, les récompenses accordées pour services signalés amenèrent un ralentissement dans le marché monétaire. Le monde économique était dans des conditions favorables et les personnes qui avaient épargné pendant la guerre, stimulées par l'heureuse issue de la lutte, firent de nombreuses commandes et causèrent un débit actif de marchandises tant japonaises qu'étrangères.

Cependant beaucoup de marchandises ayant été importées pour éviter le nouveau tarif à l'importation qui devait entrer en vigueur au mois d'Octobre 1906, il y eut une augmentation sensible dans l'importation de certains articles. L'importation de marchandises relatives aux exigences de la guerre ayant cessé, l'importation de 1906 présente une diminution de *Yen* 70,000,000 (180,878,553 francs) par rapport à celle de l'année précédente, mais comparée à celle de l'année d'avant la guerre, c'est-à-dire de 1903, elle accuse une agmentation d'à peu près *Yen* 102,000,000 (263,565,891 francs).

De ces faits, on peut conclure que depuis le rétablissement de la paix, l'importation est revenue à ses conditions normales et a subi un développement remarquable par rapport à son état antérieur à la guerre.

Toutes sortes d'entreprises ayant surgi dans la deuxième moitié de l'année 1905, on peut s'attendre en toute confiance à un accroissement dans l'importation des matériaux nécessaires pour leur complet établissement. L'accroissement de la production qui en résultera entraînera une nouvelle expansion de l'exportation.

Relations commerciales avec les autres pays.

D'après les statistiques de l'année 1906, les Etats-Unis sont le pays avec lequel nous faisons le plus de commerce. Le montant de l'exportation et de l'importation a été environ de *Yen* 196,000,000 (506,459,948 francs). La Chine vient au second rang avec *Yen* 175,000,000 (452,196 382 francs) et la Grande-Bretagne au troisième avec *Yen* 124,000,000 (320,413,437 fr.)

Comparés aux transactions d'il y a dix ans, ces chiffres montrent que notre commerce a quadruplé avec les Etats-Unis, quintuplé avec la Chine et presque doublé avec l'Angleterre. Le développement remarquable du commerce avec les Etats-Unis et la Chine est dû principalement à la facilité des communications résultant des positions géographiques. Considérant séparément l'exportation et l'importation, nous constatons que, en 1906, pour les Etats-Unis, notre principal client, l'importation de marchandises japonaises s'est élevé à *Yen* 126,000,000 (325 581.396 francs) ; viennent ensuite la Chine avec *Yen* 118,000,000 (304,909,561 francs), la France avec *Yen* 40,000,000 (103,359,173 francs), la Corée avec *Yen* 25,000,000 (64,599,433 francs), l'Angleterre avec *Yen* 23,000,000 (59,431,525 francs) et l'Italie avec *Yen* 12,000,000 (31,007,752 francs).

Ces chiffres sont supérieurs aux chiffres correspondants de l'année 1896, 8 fois 1/2 pour la Chine, 7 fois 1/2 pour la Corée, 4 fois pour les Etats-Unis et un peu plus de 2 fois pour l'Angleterre et la France. On remarquera le développement extraordinaire de notre exportation en Chine et en Corée. En 1905, 89 p. 100 de l'importation en Corée provenait du Japon, 20 p. 100 seulement des autres pays. Le plus grand importateur au Japon en 1906 fut l'Angleterre dont les produits importés montaient à *Yen* 101,000,000 (260,981.912 francs). Venaient ensuite les Etats-Unis avec *Yen* 70,000,000 (180,878,553 francs), les Indes Anglaises avec *Yen* 60.000,000 (155,038,760 francs), la Chine avec *Yen* 57,000,000 (147,286,822 francs), l'Allemagne avec *Yen* 42,000,000 (108,527,132 francs), les Indes Hollandaises avec *Yen* 24,000,000 (62,015,504 francs) et la Belgique avec *Yen* 10,000,000 (25,839,793 francs). Ces chiffres sont supérieurs aux chiffres correspondants de l'année 1896, 4 fois pour les Etats-Unis, 3 fois pour la Belgique, 2 fois 1/2 pour la Chine, l'Allemagne et les Indes Anglaises, 1 fois 1/2 pour l'Angleterre.

En résumé, la Chine, la Corée, les Etats-Unis, le Canada, la France et l'Italie nous prennent plus de marchandises que nous ne leur en prenons; l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, les Indes Anglaises, les Indes Hollandaises et les Indes Françaises[1] nous en livrent plus qu'elles ne nous en prennent.

Exportations.

La soie grège et les étoffes de soie, exportées pour une valeur de *Yen* 158,000,000 (408,268,734 francs) en 1906 soit les 37 p. 100 de notre exportation totale, constituent nos articles d'exportation de plus forte valeur.

1. Dans les documents officiels japonais rédigés en français, le terme « Indes Françaises » d it être pris comme signifiant l'Indo-Chine Française. — N. D. L. R.

L'exportation de soie grège a spécialement augmenté d'année en année et dépassait *Yen* 110,000,000 (284,237,726 francs) en 1906, ce qui donne un excédent de *Yen* 6,000,000 (15,503,876 francs) sur l'exportation d'il y a cinq ans. Par suite, la superficie affectée à la culture du mûrier s'est accrue d'année en année et comprenait 796,000 acres ou 1/16 seulement du sol arable du Japon, en 1904, laissant par conséquent de la terre en abondance pour toute expansion ultérieure.

Les pongées (habutae), une spécialité de notre pays, furent frappées en 1905 d'une élévation de droits d'entrée en France; ce qui entraîna une diminution dans l'exportation, mais en 1906 elle se releva par une exportation plus forte en Angleterre, en France et en Allemagne et l'exportation totale atteignit *Yen* 33,000,000 (85,271,318 francs).

Jusque dans ces dernières années cet article fut seulement manufacturé dans les préfectures de Fukui, de Ishikawa, de Toyama et de Gumma, mais comme dernièrement des manufactures ont été établies dans diverses parties du pays, il y aura sans doute un accroissement dans la production. Quant aux autres étoffes de soie, il y eut non seulement une amélioration constante dans le tissage et le dessin, mais aussi un progrès marqué dans le finissage par l'introduction de finisseuses dernier modèle, et ces étoffes pourront mieux satisfaire aux exigences du marché mondial. L'industrie des cotonnades a fait dans ces derniers temps de rapides progrès. Il y a actuellement dans le pays 9.600 métiers mécaniques à tisser, c'est-à-dire le double du nombre qu'il y avait antérieurement à la guerre russo-japonaise. Les métiers à la main ont également été perfectionnés et à l'accroissement de la production correspondait un accroissement dans l'exportation des étoffes tissées à la machine et à la main. Cette exportation atteignit en 1906 la valeur de *Yen* 19,000,000 (49,095,607 francs). La manufacture de mérinos spécialement a pris un essor rapide : l'exportation en excédait en 1906 *Yen* 3,000,000 (7,751,938 francs).

Le brillant avenir réservé à l'exportation des fils de coton en Chine et en Corée et le développement de l'industrie textile dans le pays ont conduit à des projets tendant à accroître de 270,000 unités le nombre de 1,600,000 fuseaux déjà en activité. L'exportation des fils de coton atteignit en 1906 la valeur de *Yen* 35,000,000 (90,439,276 francs).

A raison de l'amélioration dans la qualité, le prix du thé est monté ; et quoiqu'il n'y eut pas d'accroissement dans la quantité exportée, la valeur n'en est pas descendue au-dessous de *Yen* 10,000,000 (25,839,793 fr.)

Le raffinage du sucre et la fabrication de la bière ont marché à grands pas et l'exportation qui, en 1903, était de *Yen* 70,000 (180,879 francs) pour le sucre et de *Yen* 680,000 (1,757,106 francs) pour la bière, montait en 1906 respectivement à *Yen* 10,980,000 (28,372,093 francs) et à *Yen* 1,560,000 (4,031,008 francs).

L'exportation des articles de brosserie a augmenté d'année en année et a dépassé en 1906 *Yen* 1,000,000 (2,583,979 francs). Les os d'animaux, les soies de porc, les fibres végétales qui servent de matières premières dans la brosserie étant exempts de droits d'entrée depuis le 6 octobre 1906, on peut s'attendre à un nouvel essor de cette industrie. Par suite d'amélioration dans la forme et dans les dessins, l'exportation des porcelaines et des poteries s'est subitement accrue et a atteint en 1906 la valeur de *Yen* 7.940.000 (20.516.796 francs), soit plus du double de la valeur de 1903.

L'exportation des objets laqués est en progrès continuel ; notre climat étant chaud et humide, les avaries causées par le temps à ces objets augmentent par leur exportation dans les climats secs ; tous nos efforts tendent actuellement à remédier à cet inconvéuient. Les tresses de pailles et de copeaux sont des produits secondaires de l'agriculture et pourront faire face à n'importe quelle augmentation de commandes. Depuis l'établissement, par le Gouvernement, d'une commission de vérification de toutes les nattes et tresses destinées à l'exportation, les inconvénients d'une manufacture insouciante ont été supprimés et l'exportation de ces objets a augmenté jusqu'à atteindre en 1906 *Yen* 6,000,000 (15,503,876 francs). Un système particulier d'admission temporaire est entré en vigueur au mois d'Octobre 1906. A l'exportation de parapluies et de parasols, de genre européen, d'objets d'horlogerie, de miroirs, de comestibles et de boissons contenus dans des récipients en fer-blanc, de thé en brique, d'effets d'habillements européens, chapeaux, casquettes, pour la fabrication desquels on se sera servi de matières premières importées, les droits d'importation seront remboursés. L'exportation de ces objets jouira donc dorénavant de grands avantages. D'autre part, de grands progrès ayant été réalisés dans l'exécution des dentelles à la main, des ouvrages à l'aiguille, des broderies et des fleurs artificielles, l'exportation de ces objets s'accroît rapidement et tout porte à croire qu'ils prendront rang parmi les principaux produits à l'exportation de notre pays.

Importations.

Le coton brut constitue notre principal article d'importation. Cette importation a augmenté avec le développement des filatures et est arrivée en 1905 à *Yen* 110,000,000 (284,237,726 francs).

L'importation de laine, de china-grass, de jute, de chanvre de Manille tend à se développer en même temps que les manufactures textiles et les corderies. La valeur de la laine importée en 1906 est de *Yen* 9,000,000 (23,255,814 francs) c'est-à-dire le triple de celle importée en 1901. L'importation de couleurs d'aniline et d'autres substances tinctoriales comme

l'indigo artificiel progresse en raison du développement des manufactures textiles. Les tissus les plus largement représentés dans l'importation sont les toiles à chemises et l'indienne importées en 1905 et 1906 pour une valeur de *Yen* 10,000,000 (25,839,793 francs). Quoique ces étoffes soient fabriquées également au Japon, les étoffes de qualité supérieure nous viennent généralement de l'étranger. Le satin de coton et l'italien de coton employés pour couvrir les parapluies sont très demandés et comme il ne s'en fabrique point au Japon, leur importation croît annuellement et a atteint en 1906 le chiffre de *Yen* 3,860.000 (9,974,160 francs), ce qui marque un accroissement de *Yen* 1,000,000 (2,583,979 francs) en 5 ans. Grâce au récent développement des manufactures, les couvertures, les flanelles, les mousselines de laine de fabrication japonaise supplantent ces articles à l'importation.

Les demandes de draps de laine et de serges s'accentuent chaque année; néanmoins, cette industrie étant encore dans son enfance au Japon, leur importation est considérable et dépassait en 1906 *Yen* 15,000,000 (38,759,690 francs). La production de riz ne peut suffire aux demandes, et des céréales sont importées chaque année. Le montant de cette importation dépend de l'état de la récolte au Japon. La farine est de plus en plus demandée et il s'est formé des compagnies de minoterie. L'importation de la farine est donc destinée à décroître ; celle du blé au contraire devra augmenter. L'énorme importation des peaux pendant la guerre avec la Russie est tombée à la fin de cette guerre, mais on croit que le développement des tanneries japonaises conduira dans l'avenir à une importation plus considérable de peaux vertes. Quoique, en raison de la faible production de kérosene (pétrole) au Japon, les droits d'entrée aient été surélevés, l'importation n'en a pas diminué. Notre production en fer et en acier est allée en s'accroissant depuis l'établissement des aciéries gouvernementales; mais comme le développement des constructions navales en a augmenté la consommation, aucune diminution ne s'observe dans leur importation. On construit peu de machines au Japon; en dehors de celles destinées à la marine, le plus grand nombre doit être importé. Des machines étant indispensables pour l'exécution de diverses entreprises projetées depuis la guerre, leur importation doit aller en grandissant. La production du papier se développe rapidement, mais comme les matières premières sont loin d'être abondantes au Japon, non seulement l'importation du papier d'imprimerie et des papiers d'autres espèces va en augmentant, mais l'importation de pulpe montre la même tendance, et la quantité importée en 1906 est évaluée à *Yen* 1,760,000 (4,547,803 francs). Le développement des raffineries de sucre au Japon a entraîné dans l'importation une diminution du sucre raffiné et une augmentation du sucre non raffiné, dont il fut importé en 1906 pour une valeur de plus de *Yen* 21,000,000 (54,263,566 francs), soit pour *Yen* 9,000,000

(23,255,814 francs) de plus qu'en 1901. La consommation d'engrais naturels et artificiels s'est accrue par la généralisation de la méthode de culture intense et leur importation dépassait en 1906 *Yen* 29,000,000 (74,935,401 francs). Avec le développement des constructions navales, l'importation des bois de construction pour navires, comme pin, cèdre et teck, ira en croissant.

En résumé, l'importation de matières premières pour l'industrie et d'articles manufacturés devant servir pour travailler les matières premières tendra à augmenter avec le développement de l'industrie intérieure et si l'importation d'articles en métal de fabrication inférieure peut être arrêtée par la production des manufactures du pays, nous croyons que l'importation des articles de qualité supérieure et de ceux destinés à la consommation immédiate ne sera pas annulée dans l'avenir, vu l'accroissement des exigences de la vie.

TABLEAU 39 (EXTRAIT). — VALEUR TOTALE DE L'EXPORTATION ET DE L'IMPORTATION DES MARCHANDISES AVEC LA PROPORTION PAR TÊTE D'HABITANT

Années	Exportées		Importées		Total de l'exportation et de l'importation	
	Valeur totale	Par tête	Valeur totale	par tête	Valeur totale	Par tête
	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen	Yen
1872	17,026,647	0,51	26,174,815	0,79	43,201,462	1,30
1875	18,611,111	0,55	29,975,628	0,88	48,586,738	1,43
1880	28,395,387	0,79	36,626,601	1,01	65,021,988	1,80
1885	37,146,691	0,98	29,356,968	0,78	66,503,659	1,76
1890	56,603,506	1,40	81,728,581	2,02	138,332,087	3,42
1895	136,112,178	3,22	129,260,578	3,06	265,372,756	6,28
1900	204,429,994	4,56	287,261,846	6,41	491,691,840	10,97
1901	252,349,543	5,55	255,816,645	5,61	508,166,188	11,16
1902	258,303,065	5,61	271,731,259	5,90	530,034,323	11,51
1903	289,502,443	6,20	317,135,518	6,79	606,637,960	12,99
1904	319,260,896	6,74	371,360,739	7,84	690,621,634	14,58
1905	321,533,610	6,70	488,538,017	10,18	810,071,627	16,88
1906	423,754,892	8,67	418,784,108	8,57	842,539,000	17,24

NOTE. — La valeur des marchandises exportées est la valeur relevée au port d'embarquement. Pour les importations antérieures à 1898, la valeur des marchandises est celle du prix d'achat au lieu d'origine; mais pour les années qui suivent, cette valeur est augmentée du montant des frais de transport, primes frais d'emballage, etc.

1 *yen* = 2 *f.* 583

Navigation.

Les restrictions qui avaient été imposées au commerce étranger et, en général, aux relations avec l'étranger, au cours de la longue période du gouvernement des Tokugawa, avaient tellement paralysé l'esprit d'entreprise national que leurs effets ne devaient pas disparaître entièrement avec le nouveau régime, et, dans les premières années de Meiji, on hésitait encore à posséder de grands navires, particulièrement du type européen. Aussi en 1869, puis en 1870 par la promulgation d'une loi relative à la marine marchande, le Gouvernement fit-il connaître au public que, non seulement on était libre de posséder autant de navires construits à l'européenne qu'on le voudrait, mais encore que tout armateur bénéficierait d'une protection officielle spéciale. Il en résulta qu'en 1872 une Compagnie de navigation japonaise fut fondée sous le nom de « Nippon Koku Jôkisen Kwaïsha » (Cie de navigation à vapeur japonaise) ; mais celle-ci s'étant dissoute en 1876, la « Mitsubishi Kisen Kwaïsha » (Cie de navigation à vapeur de Mitsubishi) se substitua aussitôt à elle. Puis en 1882 et 1884 furent créées, avec l'appui du Gouvernement, la « Kyôdô Unyu Kwaïsha » (Cie des Transports réunis) et l'« Osaka Shosen Kwaïsha » (Cie de navigation commerciale d'Osaka). Mais, au mois de Septembre 1885, le Gouvernement intervint pour amener les deux Compagnies rivales « Mitsubishi » et « Kyôdô Unyu » à fusionner, en mettant en commun leurs biens sociaux et en reconstituant une nouvelle et unique Société à laquelle il continuerait à donner son appui particulier. De cette combinaison sortit la « Nippon Yusen Kwaïsha » (Cie des Paquebots-Poste japonais), aujourd'hui la plus grande compagnie de navigation japonaise.

Plus tard, au mois de Mars 1896, fut promulguée la Loi d'Encouragement à la Navigation (N° 15), aux termes de laquelle tout sujet de l'Empire, ou toute société commerciale dont les actionnaires sont exclusivement japonais, propriétaire de navires d'un tonnage supérieur à 1,000 tonnes, immatriculés au Japon et employés au transport de marchandises et de voyageurs entre le Japon et les pays d'outre-mer ou bien entre les divers ports étrangers, recevrait une subvention proportionnée au tonnage de ses navires et aux distances parcourues.

Presque au même moment où la Diète Impériale donnait son assentiment aux mesures précitées, la Nippon Yûsen Kwaïsha, sur des ordres spéciaux du Gouvernement, ouvrait des services réguliers non seulement sur Bombay, l'Australie et les ports de la mer du Japon, mais encore sur l'Europe et l'Amérique, tandis qu'une nouvelle Compagnie, la « Tôyô Kisen Kwaïsha » (Cie Orientale de Navigation à vapeur), créait également une autre ligne sur les États-Unis. De sorte que l'on put voir le pavillon

japonais flotter sur les quatre grandes routes d'Europe, d'Amérique, d'Australie et de Bombay. Sur ces entrefaites, le Gouvernement reconnut l'importance qu'aurait l'établissement d'un service régulier entre Shanghaï, Hangkow et Ichang et il en chargea l'« Osaka Shôsen Kwaïsha ». De plus, comme Soochow et Hangkow, qui avaient été ouverts au commerce par le traité de Shimonoseki en 1895, offraient une grande importance pour le trafic japonais, la « Daïtô Kisen Kwaïsha » reçut l'ordre du Gouvernement de faire desservir ces ports intérieurs par ses bâtiments, tandis que ceux de l'« Osaka Shôsen Kwaïsha » étaient chargés d'assurer les communications entre le Japon proprement dit et Hong-Kong, viâ Formose, Amoy et Swatow. On compte aussi deux lignes sur la Chine du Nord, aboutissant, avec escales dans les ports de Corée, l'une à Newchang, l'autre à Tientsin : sur chacune d'elles un seul bateau par mois assurait le service ; mais on s'aperçut bien vite que la prospérité toujours grandissante de notre commerce avec la Chine et la Corée réclamait davantage et on établit, en 1899, un service hebdomadaire sur la Chine du Nord avec escales dans les ports coréens, et un service bi-mensuel sur la Corée.

Les lignes précitées sont toutes subventionnées par le Gouvernement; mais il faut noter qu'elles sont également parcourues par des navires appartenant à des particuliers, dont le nombre va sans cesse en augmentant.

Depuis 1893, le nombre des navires de notre flotte commerciale s'est accru d'une façon continue, et, à la fin de 1903, elle accusait un total de 957,000 tonnes, avec 657,000 tonnes en navires à vapeur, soit quatre fois plus qu'en 1894, au moment de la guerre sino-japonaise et 320,000 tonnes en bateaux voiliers. Néanmoins, notre prodigieuse guerre avec la Russie a encore nécessité une augmentation de navires marchands et il en est résulté que des bateaux étrangers ont été achetés, affrétés et spécialement autorisés à assurer le commerce côtier. Au cours de 1904, les pertes subies à l'occasion du blocus de Port-Arthur et pour d'autres causes ont porté sur 71,000 tonnes. Mais, d'un autre côté, le Japon s'est procuré 204,000 tonnes, soit 27,000 tonnes de vapeurs construits par lui et 177,000 tonnes de vapeurs achetés à l'étranger. De sorte que l'augmentation nette a été de 133,000 tonnes et que de 657,000 tonnes à la fin de 1903 la flotte marchande a atteint en douze mois à 790,000 tonnes. En 1906, le nombre des vapeurs augmentant encore a atteint à 1,041,000 tonnes et celui des voiliers à 356,000, ce qui donne un total de 1,397,000 tonnes.

En ce qui concerne notre industrie des constructions navales, nous constatons qu'elle a fait des progrès constants et rapides sous l'influence de la " Loi de l'Encouragement aux Constructions navales " et des règlements y afférents, qui ont été mis en vigueur en 1896. Avant l'application de cette loi, les navires dont le tonnage était supérieur

à mille tonnes étaient généralement achetés à l'étranger. Mais, aujourd'hui, des primes sont accordées à raison de chaque bateau de fer ou d'acier, d'un tonnage brut de 700 tonnes au moins, construit par tout sujet japonais ou toute compagnie de constructions navales dont les membres ou les actionnaires sont tous japonais. Le résultat de ces mesures d'encouragement a été si grand qu'à la fin de 1905 on comptait en tout 216 chantiers et 42 docks privés au Japon. Dans ces conditions, ceux-ci ont pu construire avec succès de petits bateaux de guerre et de grands navires marchands de 6,000 tonnes et au-dessus, destinés à faire le service des grandes lignes étrangères, et même recevoir des commandes de l'extérieur. Quant à nos docks, non seulement ils ont augmenté en nombre, mais encore ils sont construits en général sur une plus large échelle qu'auparavant.

Enfin, au regard des fournitures nationales de matériel de constructions navales, on espère beaucoup que nos constructeurs pourront se procurer amplement et avant longtemps, les matériaux nécessaires à la Fonderie d'Etat de Wakamatsu et s'affranchir ainsi de la nécessité dispendieuse de les faire venir de l'étranger. La guerre avec la Russie a aussi été un stimulant pour le progrès de la construction navale au Japon et a entretenu l'activité de nos divers chantiers en leur procurant la construction et les réparations de bâtiments de guerre et de navires de commerce.

Lorsque pendant l'ère de Ansei (1854—9) Yokohama et quelques autres ports furent choisis comme ports ouverts, ils purent servir de ports de commerce en prenant simplement avantage de leur configuration naturelle lors de l'installation des accommodations exigées ; mais avec le progrès de la nation le commerce extérieur s'étendait d'année en année, les vaisseaux allaient et venaient en si grand nombre, les marchandises entrées et sorties atteignirent une proportion telle, que les accommodations existantes devinrent insuffisantes et ainsi après avoir soigneusement considéré les conditions actuelles des travaux dans les ports des différents pays d'Europe et d'Amérique, l'extension et l'amélioration de nos ports furent décidées.

Nous donnons les principales entreprises dans les ports du Japon :

Port de Yokohama. Des travaux d'amélioration furent décidés pour la première fois en 1899. On construisit en face du port deux brise-lames, l'une à l'est mesurant plus de 5,380 pieds, l'autre au nord mesurant plus de 6,700 pieds ; en face de la douane on établit une jetée en fer large de 62 pieds 1/2 et longue de 1,800 pieds. Ces travaux furent achevés en 1896 et on obtint, abrité par les brise-lames, un mouillage sûr de plus de 1,270 acres et dans le même temps les aménagements à terre furent développés. Mais le commerce du port s'étant accru

rapidement dans ces derniers temps, de nouveaux travaux d'amélioration furent commencés en 1899 ; la première partie fut terminée en 1905 et des mesures furent prises pour l'exécution de la seconde, en aménageant des accommodations correspondantes à terre ; ces travaux d'aménagement formeront une série d'entreprises durant six ans, depuis 1906 inclusivement. Le travail est actuellement commencé. Quand ces ouvrages seront terminés il sera facile de trafiquer avec deux millions de tonnes de marchandises et plus dans une année. Nous donnons ci-après une description générale des travaux et de l'étendue des accommodations. On a l'intention de faire plus tard dans ce port de nouveaux travaux d'extension.

Terrain revendiqué. 56 acres seront revendiqués le long de la côte, et la hauteur sera de 12 pieds 1/2 au-dessus des plus basses marées du printemps.

Quais. On construira plusieurs quais d'une longueur totale de 6,804 pieds, de manière que 13 bateaux de diverses grandeurs et d'un tonnage total de 61,700 tonnes puissent y être amarrés.

Hangars. Parallèlement aux quais, on établira 13 hangars en fer couvrant une surface de 381,200 pieds carrés et deux hangars en bois couvrant 71,680 pieds carrés.

Magasins. On fera 4 constructions à 3 étages couvrant 110,250 pieds carrés. Sur le terrain revendiqué il restera de la place pour des constructions ultérieures de magasin, s'il en est besoin.

Chemins de fer. Plusieurs lignes seront posées entre les hangars et les quais ; toutes se rencontreront au centre et seront reliées à la ligne principale à la gare de Yokohama. En outre, tous les accessoires nécessaires comme grues, lumière électrique, conduites d'eau, etc., seront établis.

Des travaux de dragage devront maintenir constamment une profondeur uniforme.

Port de Kobé. Le commerce de Kobé ayant fait dernièrement des progrès remarquables et les aménagements existants ne suffisant plus aux exigences du commerce, des projets furent faits pour exécuter la première partie des améliorations et des accommodations à terre, ces travaux formeront une série continue d'entreprises pendant 8 ans depuis 1906 inclusivement. Le travail doit être poussé rapidement. Quand il sera achevé, le port pourra recevoir par an au moins 3 millions de tonnes de marchandises. Nous exposons les grandes lignes des travaux :

Terrain revendiqué : La côte de Onohama-Hatoba sera revendiquée ; la surface totale sera de 66 acres et la hauteur de 11 pieds au-dessus du niveau de la plus basse marée de printemps.

Quais. Plusieurs quais d'une longueur totale de 9,423 pieds seront

bâtis et 19 bateaux de différentes dimensions ayant un tonnage total de 134,000 tonnes pourront y être amarrés.

Hangars. 19 hangars en fer et 3 en bois couvrant une surface de 630.800 pieds carrés seront construits parallèlement aux quais.

Chemins de fer. En face des hangars, c'est-à-dire, entre les hangars et les quais plusieurs voies seront posées et se joindront aux voies déjà existantes reliant la mer à la terre.

De plus, tous les accessoires nécessaires comme grues, lumière électrique, conduites d'eau seront installés.

En outre, on a l'intention d'exécuter dans ce port la deuxième et troisième partie des travaux d'extension.

Port d'Osaka. Les travaux ont été commencés en 1898. 1,223 acres ont été revendiqués, deux brise-lames nord et sud, dépassant une longueur de 23,000 pieds ont été construits et une jetée en fer large de 90 pieds, longue de 1,500 a été bâtie. Les travaux ont été terminés en 1905. Par ce moyen un mouillage sûr de 1,430 acres a été assuré. Pour le moment la deuxième partie des travaux d'extension, la construction des quais, des hangars et d'autres accessoires, est projetée.

En dehors des ports mentionnés, ceux de Nagasaki, de Hakodaté, d'Otaru, d'Atsuta et de Wakamatsu ont été améliorés, mais pour éviter la répétition, nous en omettons la description.

Nouvelles du Japon

La division navale japonaise, composée des croiseurs *Tsukuba* et *Chitosé* qui, sous les ordres du vice-amiral Ijuin, vient d'accomplir le voyage que l'on sait en Amérique et dans les principaux pays d'Europe, est rentrée à Yokosuka le 16 novembre dernier, après une croisière de plus de six mois.

Le 21 novembre, a été lancé à Kuré, en présence de S. A. I. le prince Higashi-Fushimi, représentant S. M. l'Empereur, le cuirassé de 1re classe *Ibuki*.

Ce bâtiment, d'un tonnage de 14.600 tonnes, avait été mis en chantier le 22 mai dernier : l'achèvement en six mois exactement d'un aussi gros navire démontre mieux qu'aucun commentaire les progrès accomplis au Japon en matière de constructions navales dans les arsenaux de l'Etat. En outre, tout l'acier employé pour la coque a été fabriqué dans le pays même, et c'est le premier navire de guerre appartenant à la classe des croiseurs qui ait été construit dans un chantier japonais avec des matériaux exclusivement japonais.

L'avant-veille, aux chantiers Kawasaki, à Kobé, avait eu lieu le lancement du *Yodo*, aviso en acier de 1.250 tonnes de déplacement et d'une vitesse de 20 nœuds, le premier bâtiment de guerre supérieur à 1.000 tonnes qui eût encore été construit au Japon par l'industrie privée.

Dans un précédent numéro, nous avions annoncé la préparation, à Tokio, d'une grande Exposition partiellement internationale qui doit s'ouvrir en 1912. Après de longues tergiversations, l'emplacement de la future Exposition vient d'être définitivement arrêté. C'est le champ de manœuvres d'Aoyama, auquel seront annexés pour la circonstance les vastes terrains adjacents qui dépendent de la Maison Impériale. L'emplacement comprendra une superficie totale de 350.000 *tsubo* (1.155.000 mètres carrés).

La population de la ville de Kobé, à la fin de 1890, était de 134.704 âmes, réparties en 33.057 familles. A la fin de 1906, elle s'était élevée à 343.592 âmes, représentant 85.171 familles. Pendant la même période, le budget municipal avait passé du *Yen* 52.653 à *Yen* 2.020.179.

Dans un journal remontant à quelques mois, nous trouvons une anecdote qui montre que la longévité est fréquente au Japon. Un vieillard de Nagoya, voulant célébrer son 77e anniversaire, avait eu l'idée de demander à la mairie la liste de ses

concitoyens aussi âgés ou plus âgés que lui. Les recherches entreprises ont fait constater qu'il y avait dans la ville (pour une population de 300.000 âmes environ) 16 centenaires et plus de 30 individus de 80 à 100 ans. Tous ont été invités à la fête donnée par le septuagénaire.

Le British Museum a entrepris la préparation du catalogue systématique de sa collection de peintures japonaises, qui ne comprend pas moins de 9.000 pièces. M. Nishigori, ancien professeur de littérature japonaise à l'Université de Pékin, prête son concours à ce travail qui promet de fournir aux amateurs d'art japonais un document des plus intéressants.

Le comte Okuma, dont l'âge (il vient d'avoir 70 ans) ne paraît pas avoir tempéré l'extraordinaire activité, serait, d'après le *Japan Chronicle*, à la veille de voir se réaliser un projet qu'il caressait depuis longtemps, la compilation d'une Histoire du Japon pendant les cinquante dernières années, histoire qui serait principalement destinée, dans sa pensée, à faire justice des erreurs qui ont cours en Occident relativement aux évènements dont l'Empire du Soleil-Levant a été le théâtre depuis la Restauration. Le comte Okuma se serait assuré la collaboration des personnages les plus éminents de l'Empire, et, au premier rang, celle du Prince Keiki Tokugawa, le dernier Shogun, qui relaterait ses réminiscences de la fin du shogunat. Le Prince Ito traiterait de la Constitution, le Marquis Matsugata des Finances, le maréchal Prince Yamagata de l'Armée, l'amiral Comte Yamamoto de la Marine, le Vicomte Inouyé, des Chemins de fer, dont il fut naguère directeur général, le Marquis Saionji de l'Instruction publique pendant l'ère de Meiji, le Baron Shibusawa des Banques et des Compagnies. Le Comte Okuma lui-même se chargerait, outre le chapitre final, de l'Instruction publique avant la Restauration, et, concurremment avec le Comte Itagaki, des Partis politiques. Cette collaboration des deux hommes d'Etat pour écrire l'histoire des luttes politiques où ils ont joué un rôle prépondérant et dans lesquelles ils figurèrent toujours comme d'irréconciliables adversaires, ne saurait manquer d'originalité. Un seul étranger est mentionné comme devant participer à l'œuvre projetée : c'est le Dr Baelz, qui traitera du physique des Japonais. Il sera publié une traduction anglaise de l'ouvrage, sur l'intérêt duquel il est superflu d'insister.

On lit dans le *Temps* du 5 décembre :

« Depuis sept ans, le Ministère des Finances du Japon publie en français, en anglais et en allemand son *Annuaire financier et économique*, de plus en plus complet, ainsi que se plaisent à le reconnaître, sans distinction d'opinions, tous ceux qui ont à s'en servir. La langue japonaise étant inaccessible à la plupart des Occidentaux, cette publication gouvernementale est un des rares instruments de travail que l'Europe ait à sa disposition pour se rendre compte de la situation économique de l'Empire du Soleil-Levant.

« Quelle qu'en soit la valeur, on ne saurait s'en contenter et l'on voudrait avoir encore d'autres sources d'informations. Il y a bien au Japon des journaux en langue anglaise : le *Japan Times*, le *Japan Mail*, le *Japan Chronicle*, pour ne citer que les plus répandus, mais toutes ces feuilles sont plutôt des organes politiques ou de renseignements généraux que des organes économiques. L'une des meilleures revues japonaises, le *Taiyô* ou *Soleil* et une autre encore, le *Daï Nippon* ou le

Grand Japon, publient bien aussi des articles en anglais, mais ce ne sont en quelque sorte que des appendices, ces revues donnant principalement des articles en japonais, souvent très intéressants d'ailleurs, et dénotant une compétence réelle. Un organe financier et économique japonais en langue européenne manquait donc aux travailleurs occidentaux. Grâce à l'un des hommes les plus en vue du Parlement japonais, M. Kotaro Mochizuki, cette lacune vient d'être comblée.

« *The Japan Financial and Economic Monthly*, qu'il a créé, paraît depuis juillet 1907 à Tokyo ; l'abonnement annuel est de 22 yens (56 fr. 80), et le prix du numéro affranchi est de 2 yens (5 fr. 16). Il est publié par The Liberal News Agency, Takiyamacho Kyobashi-ku.

« Le numéro d'août, que nous avons sous les yeux, est des plus intéressants ; ses 160 pages sont bourrées de statistiques et de faits. Politique intérieure et extérieure, finances, monnaie, bourse, commerce intérieur et extérieur, communications, industrie, nouvelles financières et économiques, tout y est passé en revue avec le développement que chaque sujet comporte et dans un esprit aussi libéral que solide.

« M. Kotaro Mochizuki met un nouvel instrument à la disposition des hommes d'étude de l'Occident qui sauront en profiter. »

Bibliographie

E. PAPINOT.

Dictionnaire d'Histoire et de Géographie du Japon, *illustré de 300 gravures, de plusieurs cartes, et suivi de 18 appendices*, 1906. — Librairie Sansaïsha, Tokyo, Kanda, Nishikicho, 1 chome, 10, et Kelly et Walsh, Ltd., Yokohama, Shanghaï, Hong-Kong, Singapore. — 1 vol., grand in-8°, XVIII-992 pp.; net : 25 francs.

Les missions catholiques françaises au Japon n'en sont plus à compter les œuvres d'érudition produites par leurs membres. Beaucoup de ces œuvres, de caractère purement propagandiste, telles que les traductions ou les publications en japonais d'ouvrages d'évangélisation ou de théologie, sont destinées à rester ignorées en dehors du milieu spécial auquel elles s'adressent; mais beaucoup aussi, malgré la discrétion voulue dont s'entoure généralement leur apparition, sont connues et hautement estimées du public, nécessairement restreint, il est vrai, capable d'apprécier leur valeur. Pour n'en citer que quelques-unes, et sans parler de travaux linguistiques ou autres remontant à des époques relativement lointaines, la grammaire de M. J.-C. Balet, les guides de conversation de M. Evrard et de M. Harnois, le dictionnaire japonais-français de M. Arrivet, le dictionnaire français-japonais de MM. Raguet et Ono, et, plus récemment, le dictionnaire monumental japonais-français de M. Lemaréchal, constituent un ensemble précieux d'éléments pour l'étude de la langue japonaise.

A cet ensemble, et dans un ordre différent, un autre missionnaire, M. E. Papinot, vient d'ajouter un livre remarquable de plus avec son *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie du Japon.*

Déjà, en 1899, M. Papinot avait publié un dictionnaire analogue, mais sous une forme beaucoup plus modeste : alors que celui-ci, en petit in-8°, comptait à peine 300 pages, l'ouvrage actuel en compte plus de 1.000, en un format notablement plus grand.

Pour la partie géographique, l'auteur a dû nécessairement s'imposer une limite, et, sauf exception pour les lieux auxquels s'attache un souvenir historique, il s'est borné à faire figurer les villes possédant une population de plus de 10 000 âmes, les rivières ayant un cours supérieur à 100 kilomètres et les montagnes de 1.000 mètres et au-dessus, ce qui, en somme, suffit déjà amplement pour les recherches ordinaires. Dans un tableau spécial ont été réunis, par *fu* et *ken*, les 638 arrondissements (*gun* ou *kori*) de l'organisation administrative actuelle. Un atlas d'une douzaine de cartes en couleurs, dressées d'après les anciennes divisions : Tokaïdô, Tosandô, Sanyodô, etc., est annexé au dictionnaire.

La partie historique contient non seulement les noms des hommes ayant joué un rôle de quelque importance dans l'histoire du Japon, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'heure présente, — souverains, hommes d'Etat, guerriers, prêtres, artistes et savants, — mais aussi ceux des principaux personnages de la légende et de la mythologie : presque à la même page, on trouvera la fable d'Izanami et d'Izanagi et la biographie du marquis Ito. — Sous le nom patronymique de chaque grande famille sont rangés, par ordre chronologique, ceux des membres successifs de cette famille qui s'illustrèrent à un titre quelconque : c'est ainsi que l'article relatif aux Ashikaga contient 32 notices distinctes; celui relatif aux Mori, 17; celui relatif aux

Tokugawa, 47 ; celui relatif aux Minamoto, 51 ; celui relatif aux Fujiwara, 133, etc. Des tableaux généalogiques, lorsqu'il y a lieu, montrent la filiation des diverses branches de chaque famille, et leur titre nobiliaire actuel se trouve indiqué. Dans beaucoup de cas, les armoiries (*mon*) sont, en outre, reproduites.

En dehors, d'ailleurs, de la nomenclature des personnages et des événements historiques, une très large place est réservée aux religions, — bouddhisme, shintoïsme, confucianisme, — à l'organisation militaire, administrative, judiciaire et sociale, aux titres et dignités, aux usages, mœurs, coutumes, fêtes et cérémonies, lois, impôts, à la littérature, à l'enseignement, etc. Rédigées en un style concis, les notices, ordinairement brèves, n'en reçoivent pas moins le développement que comporte le sujet. et atteignent parfois plusieurs pages, comme, par exemple, dans les articles relatifs à Iyeyasu, Yoshitsuné, Hideyoshi, etc... De nombreuses gravures sur bois, consistant principalement en portraits et en scènes historiques, et pour la plupart reproduites d'après les dessins d'artistes japonais estimés, illustrent et éclaircissent le texte.

Un supplément consacré aux principaux personnages étrangers ayant eu quelque relation avec le Japon, antérieurement à la Restauration de Meiji, et contenant les noms de nombreux navigateurs, missionnaires, diplomates, négociants, ayant résidé ou passé dans le pays entre 1542 et 1868, ne peut manquer de retenir l'attention. — Enfin, indépendamment d'une introduction dans laquelle l'histoire du Japon se trouve résumée en une dizaine de pages, le dictionnaire est accompagné de 18 appendices : tableaux des provinces, départements et arrondissements; table des *nengo* (ères); générations des temps mythologiques; listes chronologiques des Empereurs et des Shogun; tableaux généalogiques des Empereurs et des familles princières; nomenclatures des sectes bouddhiques et des fiefs des Daimyos en 1867; ancienne computation du temps; poids, mesures et monnaies actuels; notes sur la Chine et la Corée, et même composition des divers ministères qui se sont succédé au pouvoir depuis 1868. — Un grand nombre de personnages historiques japonais étant connus et désignés habituellement sous leur seul prénom, une table alphabétique a été dressée de ces prénoms, renvoyant aux noms de famille sous lesquels ces personnages sont classés dans le dictionnaire. De plus, un index alphabétique français permet de se référer aux diverses matières traitées dans l'ouvrage : par exemple, les mots « armoiries », « cérémonies », » coutumes », « fonctionnaires », « lois », « sectes religieuses », « théâtre », etc., sont suivis des termes japonais sous la rubrique desquels figurent les notices consacrées à ces questions. Cet index ne peut manquer de rendre de grands services aux chercheurs désireux d'étudier tel ou tel sujet spécial. — La préface elle-même n'est pas sans contenir des renseignements techniques intéressants, notamment sur la computation des *nengo*.

Il convient d'ajouter que, dans la transcription française des mots ou noms japonais, l'orthographe adoptée est celle de la *Romaji-Kwaï* et que, dans le corps de l'ouvrage, ces transcriptions sont toujours accompagnées des caractères japonais qu'elles représentent.

Enfin, ce qui ne gâte rien, l'exécution matérielle ne laisse rien à désirer, la typographie est d'une parfaite netteté, et l'absence presque complète des fautes d'impression est digne de remarque dans un livre en francais publié à Tokio.

La brève description qui précède suffira, croyons-nous, à donner une idée de l'importance du nouveau dictionnaire et de l'intérêt qu'il présente pour tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent du Japon. Mais il importe surtout d'insister sur ce fait que ce n'est point là une simple compilation, mais bien une œuvre originale; l'auteur, en effet, nous prévient qu'il s'est systématiquement abstenu de recourir aux ouvrages des écrivains étrangers (à l'exception toutefois de ceux de M. Basil Hall Chamberlain, qui sont marqués au coin de la critique la plus sûre et qui, au Japon même, font autorité), pour remonter aux sources purement japonaises, et c'est à ce souci d'une exactitude qui n'a pu être réalisée qu'au prix d'un labeur dont il est difficile de s'imaginer l'étendue, que l'œuvre de M. Papinot empruntera, aux yeux des japonisants, sa valeur la plus précieuse.

L.

HENRY L. JOLY.

Legend in Japanese Art. — *A description of historical episodes, legendary characters, folk-lore, myths, religious symbolism, illustrated in the arts of old Japan.* — London : John Lane, the Bodley Head, Vigo street, W.; New-York : John Lane Company, 110-114 W. 32nd street, et chez l'auteur, 32, South

Parade, Chelsea, London, S.-W. — 1 vol. in-4°, XLIV-453 pp., avec 113 planches hors texte, dont 16 en couleurs. — 84 shillings = 105 francs net.

Dans le dernier *Bulletin*, nous avions annoncé la publication, à Londres, de l'ouvrage de M. H. L. Joly, *Legend in Japanese Art*. L'auteur en ayant fait don d'un exemplaire à la Bibliothèque de la Société, nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui rendre compte du livre lui-même.

Quel est l'amateur, même occasionnel, qui, en présence d'un bibelot ou d'un dessin japonais, après avoir admiré le travail de la statuette, du vase ou du *netsuké*, la facture ou le coloris de l'estampe ou du *kakémono*, n'ait éprouvé le désir de connaître l'histoire du personnage, l'explication de la scène, le sens du symbole, que l'artiste a voulu représenter ? Chez le collectionneur, cette curiosité devient un besoin, une sorte de passion, et le plaisir de la possession perd pour lui la moitié de son charme si le sujet de l'objet possédé lui demeure lettre close, à peu près comme pour le bibliophile qui garderait sur ses rayons un volume revêtu d'une reliure précieuse, mais écrit dans un langage mystérieux et dont le titre même serait indéchiffrable. Mais, pour satisfaire cette curiosité, il faut des études, des lectures, des investigations, toute une éducation spéciale, que bien peu d'amateurs ont le loisir, le courage ou les moyens d'entreprendre. — M. H. L. Joly, qui s'était consacré avec une patience et une persévérance inlassables à ce genre particulier de recherches, et qui, pendant des années, avait accumulé pour son usage personnel les notes et les renseignements recueillis aux sources les plus diverses, s'est décidé à faire profiter ses confrères en japonisme du fruit de ses travaux, et il en est résulté le gros volume que nous passons en revue.

La matière était vaste, car, en dépit du titre sous lequel l'ouvrage est présenté, ce n'est pas seulement dans la légende et le *folk-lore*, mais aussi dans les événements historiques, dans les vieilles traditions religieuses, dans les usages de la vie nationale et les coutumes populaires à toutes les époques, dans la biographie des héros, des poètes et des sages aussi bien de la Chine que de leur propre pays, que les artistes japonais ont été chercher leur inspiration.

Dans une introduction d'une dizaine de pages, l'auteur expose ses vues sur l'évolution dans l'art japonais du *sujet*, limité, dans l'antiquité, aux motifs purement décoratifs empruntés à la nature ou aux figures géométriques, puis subissant pendant des siècles l'influence du bouddhisme, passant graduellement du genre religieux au genre séculier, et se diversifiant enfin à l'infini, grâce surtout au développement pris par les arts du dessin. Il démontre le rôle prépondérant qu'ont joué dans l'inspiration des laqueurs, des ivoiriers, des artisans en métaux, les livres illustrés, notamment ceux de Tachibana Morikuni, d'Hanabusa Icho, d'Hokusaï, et déplore la perte due à la fréquence des cataclysmes et des incendies au Japon, mais trop souvent aussi à l'ignorance et au vandalisme inconscient des étrangers, de tant d'œuvres dont le texte eût offert aux chercheurs autant d'intérêt que les gravures. Il rend hommage aux travaux de certains érudits, tels que le Dr W. Anderson, E. Huish, M. Tomkinson, E. Bertin, qui l'ont précédé dans la voie qu'il s'est tracée, tout en subordonnant encore trop, à son gré, la question du sujet à celle de sa représentation plastique : car, — c'est là une caractéristique sur laquelle il convient d'insister, — le livre de M. Joly présente cette particularité d'être un ouvrage sur l'art japonais où l'art lui-même ne trouve point de place et n'est considéré qu'au point de vue des sujets auxquels il sert d'expression.

Le corps de l'ouvrage se compose de 1120 articles classés par ordre alphabétique, et représentant 419 pages. Mais, pour que le premier venu, plus ou moins versé dans l'histoire ou la légende japonaises, puisse chercher utilement dans ce véritable dictionnaire l'explication du sujet qui l'intéresse, encore faut-il qu'il possède un guide, une clef qui lui permette d'orienter ses recherches. Cette clef, l'auteur s'est proposé de la fournir dans un index d'une trentaine de pages, placé en tête du dictionnaire. — Pour nous, familiarisés dès l'enfance avec les représentations les plus communes de la mythologie grecque, de la religion chrétienne, de notre histoire nationale ou des légendes et contes de bonne femme dont nous avons été bercés, l'image d'un éphèbe nu portant des ailes aux talons et au chapeau, d'un vieillard la tête entourée d'une auréole et des clefs à la main, d'un guerrier mourant tenant un cor, d'un loup coiffé d'un bonnet et couché dans un lit, évoquera immédiatement l'idée de Mercure, de Saint-Pierre, de Roland à Roncevaux ou du Petit Chaperon Rouge. — Partant de ce principe qu'à un très grand nombre de personnages historiques ou légendaires japonais sont, de même, associés des emblèmes, des attributs, des traits caractéristiques

et à peu près invariables, l'auteur s'est attaché à dresser de ces éléments distinctifs une table dont les mots renvoient à tel ou tel article du dictionnaire. Si l'on se trouve, par exemple, en présence d'un guerrier à cheval galopant avec une flèche fichée dans l'œil, d'un autre guerrier en posture de combat, entouré de flèches dirigées contre lui, qu'il pare et tranche au vol avec son sabre, d'un cavalier s'avançant dans les flots de la mer et lançant une flèche contre un navire portant à son mât un éventail déployé, d'une jeune fille au bord d'une rivière sur laquelle flotte une flèche, les flèches, dans toutes ces scènes, constituent évidemment l'accessoire essentiel, et en se reportant au mot *Arrow* de l'index, on trouvera des mentions renvoyant aux articles qui relatent la légende ou l'épisode représentés. De même, au mot *flûte*, au mot *pin*, au mot *serpent*, etc., on rencontrera des références à un nombre plus ou moins considérable d'articles. — Cet index alphabétique contient environ 300 mots : l'auteur lui-même reconnaît qu'il pourrait être plus étendu ; mais tel qu'il est, il ne peut manquer de faciliter notablement les recherches.

Les sujets traités dans le dictionnaire présentent la plus grande variété, et à côté d'articles relatifs à des personnages ou à des événements qui relèvent de la mythologie, de la légende ou de l'histoire, il s'en rencontre de très nombreux concernant les usages, les traditions, les superstitions populaires, tels que la description des jeux les plus répandus ou des ustensiles employés pour la cérémonie du thé, l'explication des symboles se rattachant aux décorations et aux cérémonies du jour de l'an, aux charmes et aux amulettes, etc. — Les proportions des articles varient suivant l'importance que présentent les sujets au point de vue de leur représentation dans l'art, et non pas au point de vue de la critique historique : c'est ainsi que les noms *Fujiwara*, *Ashikaga*, *Hojo*, *Tokugawa*, si prééminents dans les annales du Japon, ne donnent lieu qu'à quelques courts paragraphes, tandis que des personnages secondaires, mais dont les figures s'entourent d'un prestige légendaire, tels que *Yoshitsuné* ou *Kusunoki Masashigé*, se voient consacrer plusieurs pages de texte. Certains articles constituent de véritables monographies. Celui relatif aux *Masques*, par exemple, comprend une dizaine de pages, où sont cités et décrits 138 types différents, avec la liste de leurs noms en caractères chinois, et 6 planches reproduisant plus de 100 spécimens ; il est suivi d'une bibliographie des ouvrages concernant ce sujet spécial.— Parmi les autres sujets faisant l'objet d'articles de longue haleine, nous citerons encore les *Eventails* (2 pages 1/2), le *Dragon* (5 pages, 1 planche), le *Renard* (4 pages, 2 planches), le *Singe* (4 pages), les *Démons* (2 pages, 1 planche), les *Fantômes* (3 pages, 2 planches), les *Rishi* ou *Sennin* (4 pages, 2 planches), le *Cha-no-yu* (4 pages, 1 planche), les *Jeux* (10 pages, 1 planche), etc.

Les illustrations, dans un ouvrage de cette nature, sont d'une importance capitale, et l'auteur a eu soin de les multiplier. Les planches, toutes hors texte, sont au nombre de 113, dont 16 en couleurs. Les planches en noir contiennent les reproductions de plus de 700 objets, statuettes, masques, *netsuké*, *inro*, cachets, gravures, *tsuba* (ces dernières en grande majorité), choisis tant parmi la collection de M. Joly lui-même que parmi les principales collections d'Angleterre. De nombreux emprunts ont été faits, en France, au Musée Guimet et au Musée d'Ennery. — Les planches en couleurs sont la reproduction d'estampes, dues, pour la plupart, à Kuniyoshi et à Hiroshige.

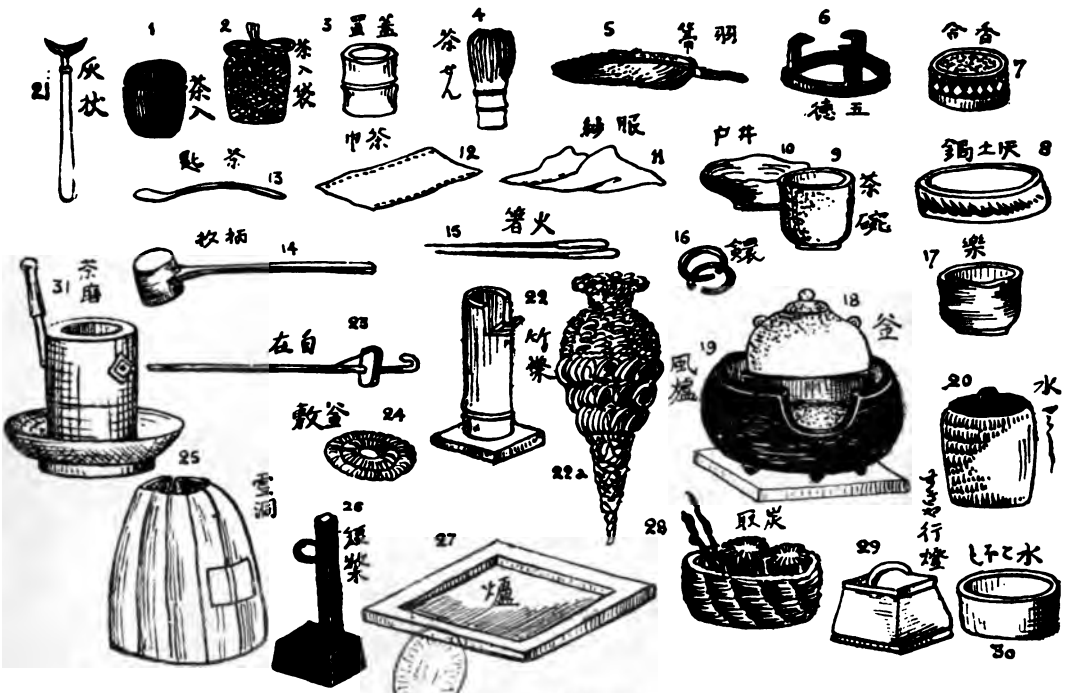
A propos des illustrations, nous nous permettrons de signaler le défaut de références entre le texte et les gravures, et la confusion qui résulte parfois de la répartition sur deux planches différentes, et non toujours consécutives, de reproductions relatives à un même sujet, sans qu'aucune indication les rattache les unes aux autres. Il y a là une lacune qu'il aurait été facile d'éviter ; cependant, les inconvénients qui en découlent pour les recherches s'atténuent avec un peu d'habitude dans le maniement du dictionnaire. On peut noter encore certains cas où la désignation donnée à un personnage n'est pas la même dans le texte et sur les planches. Mais ces exemples sont plutôt de rares exceptions qui ne sauraient affecter la valeur de l'ouvrage.

Dans la transcription des noms et termes japonais, l'auteur a suivi la méthode de translitération adoptée par Hepburn et par la *Romaji-Kwaï*. — Les mots, en caractères latins, qui forment les titres des articles sont suivis des caractères idéographiques, en type classique, et, dans le cas de noms de personnages chinois, de la prononciation chinoise courante, d'accord, en général, avec Mayers. — Dans un appendice situé à la fin du volume, sont reproduits en caractères idéographiques, classés dans l'ordre des radicaux, tous les noms japonais figurant dans le dictionnaire : un numéro renvoie, pour chacun, au numéro d'ordre de l'article correspondant. Cette table, qui occupe 13 pages imprimées sur trois colonnes, rendra certainement les plus grands

Toyemmei
Watanabe no tsuna.

Wasobioye.
Watanabe no tsuna.

Extrait de *Legend in Japanese Art*



Ustensiles employés dans la cérémonie du *Cha-no-yu*.

Extrait de *Legend in Japanese Art*.

services aux collectionneurs en leur permettant de déchiffrer des signatures ou des inscriptions figurant sur des objets d'art ou sur des gravures,

Enfin, un autre appendice, précédé de quelques lignes d'explication, présente une bibliographie de 185 ouvrages japonais anciens et modernes et d'un certain nombre d'ouvrages en langues européennes relatifs à l'histoire ou au *folk-lore* du Japon, ou contenant des reproductions d'œuvres d'art rentrant dans le cadre de l'ouvrage.

Au point de vue de l'exécution matérielle, le papier, l'impression, les gravures sont des plus soignés, et leur luxe justifie le prix relativement élevé de l'ouvrage. La reliure, cependant, pour élégante qu'elle soit, ne paraît pas suffisamment robuste pour un volume aussi lourd et destiné à être fréquemment feuilleté en tant que livre de référence. Nous avions pensé présenter aux membres de la Société Franco-Japonaise les reproductions de quelques-unes des planches. Mais des difficultés d'exécution matérielle n'ont permis à l'éditeur de nous fournir que deux clichés, tronqués, d'ailleurs, pour se prêter au format du *Bulletin*. L'une de ces deux planches, donnant les dessins de tous les ustensiles et accessoires employés dans la cérémonie du thé, fait ressortir l'intérêt pratique de l'ouvrage lorsqu'il traite des questions relatives aux coutumes et aux traditions japonaises.

En résumé, malgré les quelques critiques que nous avons dû formuler, et qui sont d'ordre plutôt matériel, l'ouvrage de M. H. L. Joly est un des plus importants parmi ceux publiés dans ces dernières années touchant l'art japonais, et le plus complet qui existe jusqu'ici sur cet art considéré au point de vue de la représentation de l'histoire, de la légende et des traditions nationales. On n'entend pas dire, cependant, que la matière se trouve désormais épuisée. L'auteur lui-même est bien loin d'émettre pareille prétention, et, dans sa préface, en présentant, avec une modestie peut-être excessive, son œuvre comme de simples " notes d'un curieux ", il constate l'impossibilité pour un seul homme de traiter à fond un sujet aussi vaste, et exprime l'espoir de voir d'autres collectionneurs suivre son exemple. — De quel prix ne serait pas, en effet, une compilation qui serait formée de toutes les notes recueillies individuellement par les détenteurs de tant de trésors artistiques qui, en Europe et en Amérique, sans parler du Japon, enrichissent les collections privées !

C'est par pur hasard que la même notice bibliographique se trouve contenir la revue de l'ouvrage de M. Joly et celle du Dictionnaire d'histoire et de géographie de M. Papinot. Mais la coïncidence n'est pas inopportune. Les deux ouvrages rapprochés, en effet, se complètent à souhait, l'un traitant en détail les questions que l'autre se contente d'effleurer, et réciproquement : ce sont là deux beaux livres, dignes de figurer côte à côte dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse intelligemment aux choses du Japon.

L.

Il sera rendu compte des ouvrages traitant du Japon dont deux exemplaires seront envoyés à la bibliothèque de la Société, Musée d'Ennery, 59, avenue du Bois-de-Boulogne.

Pour les ouvrages de prix élevé, l'envoi d'un exemplaire unique suffira.

Correspondance

Paris, 10 décembre 1907.

J'ai le plaisir de vous informer, et j'espère que ces informations arriveront encore assez tôt pour trouver place dans le prochain *Bulletin*, que :

1° Les cours (pratiques) de japonais (moderne) ont été repris le 2 décembre à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, 2, rue de Lille, avec M. Dautremer comme professeur. Les cours ont lieu de 5 à 6 heures, le mercredi pour la première année, le vendredi pour la deuxième et le lundi pour la troisième. Les répétitions faites par le répétiteur indigène M. Goraï sont de une heure et ont lieu deux fois par semaine pour chaque année :

Le lundi et le samedi, de 5 à 6 heures, pour la 1re année;
Le lundi et le jeudi, de 4 à 5 heures, pour la 2e année;
Le jeudi, de 5 à 6 et le samedi de 4 à 5 heures, pour la 3e année.

Les auditeurs libres participent à tous les travaux faits au cours des répétitions et n'ont aucune rétribution à payer.

2° Les cours de japonais laissés interrompus par le départ de M. Joffroy ont été repris, le 9 décembre, à la Société pour la propagation des langues étrangères en France, Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, avec M. Takimura comme professeur. Ils comportent un cours élémentaire de 8 h. 1/2 à 10 heures du soir, le lundi et le jeudi, et un cours supérieur, de 8 h. 1/2 à 10 heures du soir le mardi. Pour assister à ces trois séances par semaine, il suffit de payer la cotisation annuelle de 6 fr. des membres sociétaires, qui donne le droit d'assister à de nombreux autres cours gratuits, et d'acquitter, pour le japonais, un droit supplémentaire de 5 fr. tous les deux mois, droit qui est un grand maximum et pourra être réduit le mois suivant si le nombre des auditeurs augmente.

MM. Goraï et Takimura, de manières différentes, me paraissent s'acquitter à merveille de leur rôle.

G. Lemaire.

Avis divers

Le BULLETIN est adressé gratuitement aux Membres de la Société Franco-Japonaise de Paris, dont les actes et les progrès sont ainsi portés à leur connaissance ; il doit aussi servir de lien entre eux. Que chacun veuille donc bien, pour aider à sa rédaction, communiquer au Secrétaire Général qui en a la charge, des notes sur ses travaux : listes d'ouvrages publiés ou en préparation, études originales traitant de questions japonaises sur lesquelles on jugerait à propos d'attirer l'attention. Sur ces mêmes questions, le BULLETIN pourrait répondre à toutes demandes de renseignements et accueillerait aussi bien les informations pratiques fournies par les négociants, traitant d'affaires japonaises.

Le présent Bulletin publie en dernière page la table des matières contenues dans tous les numéros parus depuis l'origine.

Le Secrétaire Général reçoit assez fréquemment, de la part de nouveaux membres, des demandes tendant à ce qu'il leur soit adressé une série des Bulletins publiés antérieurement à leur admission dans la Société.

En prévision des demandes analogues qui viendraient à se produire encore, le Bureau a l'honneur d'informer les intéressés que, les trois premiers numéros étant presque épuisés, il ne pourra plus, à l'avenir, être donné de collections complètes. A partir du numéro IV, et jusqu'à nouvel avis, des exemplaires anciens pourront être éventuellement mis à la disposition des personnes qui en feraient la demande, gratuitement pour les membres, et au prix de 1 fr. 50 par numéro pour celles n'appartenant pas à la Société.

Le siège social a été transféré, à partir du 15 novembre dernier, au Musée des Arts Décoratifs, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli (en face de la rue de l'Echelle).

La Bibliothèque de la Société, installée comme par le passé au Musée d'Ennery, 59, avenue du Bois-de-Boulogne, est ouverte tous les Jeudis, de 2 heures à 6 heures. M. Yamashita, artiste peintre, Secrétaire-Interprète, sera présent pour toutes traductions et informations concernant le Japon.

Les Membres éloignés de Paris ou qui ne peuvent se déranger, peuvent envoyer leurs demandes par lettre à M. le Secrétaire-Interprète, qui s'efforcera d'y répondre dans la mesure du temps qu'il consacre à la Société.

Il est particulièrement rappelé aux Membres de la Société qu'ils sont invités à se réunir à la Bibliothèque tous les *premiers Jeudis du mois, à 5 heures*, à toutes fins utiles et agréables.

Éditeurs, auteurs et amateurs sont priés de faire bénéficier la Bibliothèque des ouvrages traitant du Japon dont ils peuvent disposer.

Pour tous renseignements concernant la Bibliothèque, s'adresser à M. Arcambeau, archiviste-bibliothécaire, au Musée d'Ennery, ou à son domicile personnel, 133, Boulevard Voltaire.

L'Insigne de la Société, dont le modèle est dû au peintre Félix Régamey, a été exécuté par M. Henry Nocq, le réputé graveur en médailles.

Ce bijou emprunte à la collaboration gracieuse de ces deux artistes une valeur artistique toute spéciale.

Frappé en argent, à fleur de coin, par la Monnaie, l'Insigne est livré, avec son ruban aux couleurs franco-japonaises, pour 12 francs, aux Membres, contre leur droit d'entrée dans la Société.

Un album qui contiendra les portraits photographiques des Membres de la Société, est en préparation. Ceux qui ne se sont pas encore exécutés sont instamment priés de se rendre chez M. Roger Sazerac, photographe, 43, rue Saint-Lazare, qui, étant des nôtres, a bien voulu se charger de l'exécution des clichés. A chacun, une épreuve est remise à titre gracieux.

Les Membres sont priés de bien vouloir envoyer au Secrétariat, en vue de l'établissement d'une liste d'invités aux fêtes ou aux conférences

de l'année, les noms et adresses des personnes qu'ils désireraient voir utilement figurer sur cette liste.

Ils sont également invités à faire connaître au Secrétariat les décorations françaises et japonaises dont ils sont titulaires, en vue de l'insertion de signes conventionnels correspondants à la suite de leur nom dans la liste du personnel de la Société qui figurera au prochain Annuaire.

Les Sociétaires sont instamment priés d'aviser le Secrétariat de leurs changements d'adresse.

Un Cours de langue japonaise a été organisé depuis quelques mois par la *Société pour la Propagation des Langues étrangères en France*, grâce à l'initiative de son vice-président, le Dr J. Deniker. Ce cours, qui a lieu à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, lundi, mardi et jeudi, à 8 heures et demie du soir, a pour professeur M. Takimura. On trouvera sur les conditions auxquelles sont soumis ces cours les détails nécessaires dans une lettre insérée ci-dessus.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS

Le Gérant p. i. : E. Arcambeau.